



FELICITY STUART

LOVE ME

if you can

Felicity Stuart

**LOVE ME
(IF YOU CAN)**

Volume 6

1. Un vent de nouveauté

Damon

Debout face à la nouvelle enseigne du restaurant, Adèle pleure et ne dit rien. Je ne sais pas ce qu'elle ressent et j'ai l'impression que ma surprise a un arrière-goût amer.

- Le nom n'est pas définitif, tu pourras changer. Mais *Chez Adèle*, c'est bel et bien chez toi ! lui lancé-je d'en haut pour rompre le silence.
- C'est toi, qui as... ?
- Non. Un mystérieux inconnu a racheté le resto et l'a mis à ton nom, expliqué-je avec un clin d'œil. Tu en es officiellement propriétaire.
- Un mystérieux inconnu tatoué ? Genre motard sexy ?
- Genre ça, oui. Mais il préfère rester anonyme.
- Merci Damon... murmure-t-elle avec un regard triste.

Je descends de l'échafaudage pour m'approcher d'elle. Quand elle a prononcé « Damon », j'ai cru entendre « Melville ». J'ai entendu sa façon de le remercier quand elle se sentait obligée. Quand elle n'était pas sûre d'apprécier mais se forçait pour ne pas avoir l'air capricieuse, ingrate... et pour ne pas le contrarier.

- C'est un cadeau, Adèle, susurré-je en glissant mes bras autour d'elle. Le restaurant t'appartient. Définitivement. Quoi qu'il se passe entre nous, quoi qu'il te passe par la tête, tu pourras en faire ce que tu veux. Je ne m'en mêlerai pas. Sauf si tu me le demandes... Mais c'est toi et toi seule qui seras aux commandes !

Ses yeux de chat s'illuminent à nouveau quand elle fonce sur moi pour m'embrasser. Ses doigts se perdent dans mes cheveux, mes mains s'égarent sur ses fesses et nos cœurs cognent l'un contre l'autre.

Pendant une seconde, ils s'étaient égarés.

- Je sais que tu n'es pas Melville, murmure-t-elle avec émotion.
- En effet...
- Je sais que tu ne seras jamais comme lui.
- Jamais...
- Mais j'ai eu peur.
- Je comprends.
- J'ai cru que l'histoire se répétait. Que j'allais encore être redevable, dépendante de l'homme que j'aime, qui m'offre ce que je ne pourrai jamais m'offrir, qui... m'achète.
- Adèle, être l'homme que tu aimes, ça me suffit largement. Tu ne me dois rien. Et même si tu

devais ne plus m'aimer un jour...

– Comment une telle chose pourrait arriver ? me coupe-t-elle avant de m'embrasser, encore.

Elle ne ferme pas les yeux pendant ce baiser, et je peux me noyer dans son regard doré, humide, aussi tendre que ses lèvres sur les miennes.

– Tu crois que Saul et Billy voudront venir travailler dans mon nouveau resto ?

– Oui.

– Violette, c'est à peu près sûr que oui.

– Oui.

– Et June et Ruben, tu crois... ?

– Oui, Adèle.

– Je t'embête avec mes questions ?

– Non.

– Un peu quand même ?

– Non.

– Je n'en reviens pas que tu aies fait ça.

– Je te l'ai dit, ce n'est pas moi.

– Un nouveau resto, je n'en reviens pas... répète-t-elle comme pour s'en persuader. Enfin, il faut que je change toute la déco pour qu'il soit vraiment nouveau... Damon, tu crois qu'il faut que je change la déco ?

– Oui.

– Tu dis ça parce que tu détestes le jaune !

– Oui.

Je relève la tête pour lui sourire. Elle sait que je me fous d'elle, mais elle rit aussi. Enfin, elle rit un quart de seconde puis ses yeux affolés reprennent le cours des listes qu'elle dresse dans sa tête. Des listes de questions interminables : je m'y attendais un peu. Mais je ne m'attendais pas à faire office de boîte à réponses. « Oui », « Non », je me contente du strict minimum. Pas parce qu'elle m'agace, mais parce que je veux que ce soit son resto, ses décisions, ses choix, sa déco. Et aussi un peu parce que j'aime la voir se débattre avec ses Post-it rose fluo. Elle griffonne, se lève pour marcher un peu sur la terrasse en parlant à voix haute, vient se rasseoir pour écrire à nouveau, se relève avec les Post-it à la main et ne retrouve plus celui qu'elle cherche.

Pendant ce temps-là, je peux faire semblant de travailler sur mon ordinateur. Je peux la reluquer dans sa petite robe bleue – dont j'ignore si c'est une nuisette ou un vrai vêtement. Je crois que je vais m'abstenir de lui poser la question. Je vais juste regarder Adèle se pencher et je vais glisser discrètement mes yeux dans son décolleté sans soutien-gorge.

Quel est l'abruti qui a décrété le port du soutien-gorge obligatoire pour les femmes ? !

Je ne suis pas sûr d'être aussi discret que ça. Elle doit trouver que je ne bosse pas beaucoup, pour un investisseur à succès. Je regarde droit devant moi quand elle se tourne dans ma direction, les yeux à l'horizon, l'air un peu absent, fasciné. L'air que je sais le mieux jouer.

Elle a bon dos, cette vue sur la baie de San Francisco. Quand Adèle marche – ou tourne en rond, plus précisément – je peux laisser mon regard se promener à nouveau sur elle. Je crois que je ne me lasserai jamais de la regarder. Elle pourrait presque détrôner le plus beau des paysages, l'océan à perte de vue. Surtout quand le vent s'infiltré sous le tissu bleu et le soulève juste un peu, pour dévoiler ses cuisses nues.

Je ne suis même pas sûre qu'elle porte une culotte...

Ce qui confirmerait l'hypothèse de la nuisette.

Il faut que je sache !

– Cette robe... Tu la mets pour sortir ? demandé-je sur un ton nonchalant en m'affalant dans le fauteuil. Ou seulement à la maison ?

– C'est pour ça que tu l'étudies autant ? Pour connaître sa fonction ? Ou juste pour savoir ce que je porte en dessous ? me répond-elle dans un sourire, avec son air « On me la fait pas, à moi ».

Grillé...

– Donc, la déco du resto... changé-je subitement de sujet. On part sur du noir ?

– On ne part sur rien du tout ! Pour l'instant, on est en phase de réflexion ! m'explique-t-elle en venant me coller un Post-it sur le front.

Je la rattrape au vol et l'oblige à s'asseoir sur mes genoux. Je décolle le petit papier rose pour lire les annotations. « Fluo ? » est écrit au milieu. Puis « Chez Adèle » dans un coin en haut... et Damon imbriqué dans son prénom à elle, à la verticale en partant du D.

– Tu fais des mots croisés au lieu de bosser ?

– C'est un brainstorming ! précise-t-elle. Je jette mes idées sur le papier.

– Si je peux avoir un droit de veto : tout sauf du fluo !

– Veto accepté... Je sais que je dois choisir toute seule, se reprend-elle, faire table rase du passé pour repartir à zéro. Mais je n'arrive pas à ne pas t'impliquer. C'est grâce à toi si... Et j'aime bien le mot « Nomad »... Non, non, je vais garder « Chez Adèle ». Il faut que ce soit moi, rien que moi !

– Tu vois, tu peux faire les questions et les réponses, me moqué-je de sa nouvelle envolée existentielle.

– Mais tu m'aideras, quand je serai devenue complètement folle ? Quand je n'aurai pas dormi depuis six mois et que je n'aurai toujours pas pris la moindre décision ?

– Non. Mais je peux t'aider à trouver une fonction à cette robe... Elle serait aussi bien en t-shirt, non ? proposé-je en relevant lentement le tissu sur ses cuisses, puis sur ses hanches.

– C'est une nuisette, me chuchote-t-elle avant d'attraper ma main pour la glisser entre ses jambes... sur sa nudité.

– Je le savais... grogné-je, le souffle coupé.

– Tu ne savais rien du tout, me défie-t-elle en se cambrant pour m'agiter ses seins sous le nez.

– Ce que je sais, c'est que cette séance de travail est terminée ! lancé-je en la soulevant pour

l'emmener à l'intérieur de la villa.

Avant qu'Adèle m'interrompe avec cette maudite nuisette, je n'étais pas en train de bosser. Je ne faisais même pas semblant. J'étais sur un site immobilier à la recherche d'une nouvelle villa, face à l'océan.

Une villa pour Adèle et moi. Je ne lui ai pas demandé si elle voulait qu'on vive ensemble, de toute façon, c'est un peu déjà le cas. Et puis ça fait moins peur quand on ne formule pas à haute voix cette question solennelle. Je ne lui ai pas demandé non plus parce je pense qu'elle dira non : « c'est trop cher », « c'est une folie », « cette maison suffit », « je ne veux pas que tu dépenses ton argent pour moi ».

Je la connais par cœur.

Et puis elle aura peur, elle aussi, de franchir le pas. Comme si ça nous engageait à quelque chose d'autre que ce que l'on vit déjà. Et je crois qu'elle aura peur pour moi, plus que pour elle : peur que je regrette, que ça ne me ressemble pas, que je lui file entre les doigts.

Et elle se trompera.

Mais ne pas lui demander officiellement d'habiter avec moi, ça me rapproche dangereusement de Melville Cooper. Le type qui décide tout seul. Le type qui impose, sans laisser le choix. Le type qui pensait qu'Adèle aurait forcément le même avis que lui. Et que si elle en avait un différent, c'est qu'elle avait forcément tort. Je ne veux pas être ce genre de type. Et je ne veux pas lui faire revivre ça.

Il faudra que je lui demande...

Mais pas avant d'avoir trouvé la parfaite villa.

Avec une terrasse qui fera tout le tour, pour voir l'océan de partout où on se trouve, comme si on vivait au milieu des vagues. Avec des voisins nulle part, pour qu'Adèle puisse se promener en nuisette à toute heure du jour. Avec un immense jardin, pour que Bernadette se défoule dehors plutôt que dedans. Avec des tas de chambres, qui seront toutes à nous, pour qu'on puisse changer de décor chaque nuit. Avec une cuisine gigantesque, qu'Adèle pourra remplir de toutes ses casseroles et ses robots chromés. Qu'elle pourra mettre en désordre chaque fois qu'elle aura besoin de se défouler. Et avec des plans de travail, beaucoup, des bars, des comptoirs, un îlot central : plein de surfaces où je pourrai l'asseoir quand je n'en pourrai plus de la voir sucer du chocolat sur ses doigts.

Il faudra que je reformule un peu mes critères avant de voir l'agent immobilier...

Remarque, avec tout le fric que je vais lui donner, je ne vais pas me fatiguer à épargner sa petite sensibilité. Il me prendra pour un de ces milliardaires sans gêne, aux caprices de stars, et il se défoncera pour me trouver la perle rare. Je n'ai jamais compris pourquoi, dans ce cercle des gens friqués de Californie, on s'attend à ce que vous soyez odieux, que vous vous croyiez tout permis.

Mes parents se retourneraient dans leur tombe s'ils me voyaient agir comme ça.

Et Adèle partirait en courant, avec une impression amère de déjà-vu.

– Je vais au resto, Violette m'attend ! me lance-t-elle depuis l'entrée.

– Je t'emmène ? Je dois voir Blake dans le coin, dis-je en quittant la terrasse pour la rejoindre.

– Dès que j'aurai passé mon permis, c'est moi qui t'emmènerai ! s'exclame-t-elle, débordant d'enthousiasme.

– J'ai hâte de te voir enfourcher une Harley...

– Conduire une voiture ! me corrige-t-elle. Une voiture toute simple, sans cuir ni ronce de noyer, avec une grande banquette arrière pour que Bernadette puisse baver.

– Maintenant qu'elle se déplace en side-car, je te parie qu'elle ne voudra plus jamais être enfermée...

– On verra ! Bon, tu n'as qu'à dire à Blake de nous rejoindre au resto, non ? Violette y sera. Ça fait trop longtemps qu'on ne les a pas vus se bouffer le nez, sourit-elle avec un air machiavélique.

– Oui... et se bouffer du regard. La peste et le macho, le retour !

– *La Belle et la Bête*, rigole Adèle en attrapant son sac à main.

– C'est mon cousin que tu viens de traiter d'animal sauvage ? la menacé-je pour rire en la plaquant contre la porte d'entrée.

– Enlève tes sales pattes de moi, Tiger ! rit-elle en croisant ses doigts entre les miens. Je crois que vous avez un gène bestial, dans la famille.

– Viens là, Bernadette ! Les bestiaux partent en moto, les autres courent derrière... conclus-je en ouvrant la porte pour sortir.

Les tables et les chaises sont empilées dans un coin, les nappes rayées jaune et blanc gisent à même le sol pendant qu'Adèle et Violette se penchent sur un nuancier de couleurs dont je ne connaissais même pas l'existence. Je reste en retrait, assis sur un des tabourets du bar, à les écouter parler.

– Je voudrais une ambiance moins champêtre, plus brute. Je n'en peux plus des marguerites, déclare Adèle à sa copine.

– Brute, genre motard sexy tout en noir ? se marre la blonde en haussant les sourcils.

– Non, j'avais pensé à du vert océan.

– Adèle, on ne va pas ouvrir un resto de plage !

– Si je t'écoutais, on ouvrirait un *candy bar* !

– Ha, j'adore l'idée !

– *Focus*, Violette ! Pas de bonbons, pas de fleurs, une déco simple, épurée. Peut-être du gris ou du taupe.

C'est vraiment une couleur, le taupe ?

– Ça va être triste à mourir... Tu veux que je fasse une dépression en venant bosser ici ?

– Qui fait une dépression ? lance Blake en franchissant la porte. Oh, Violette... Je vous ai tant manqué que ça ?

– Tiens, Blake Lennox, réplique la pâtissière. Vous vous êtes fait virer de votre propre palace tellement vous étiez insupportable ?

Adèle m'adresse un regard et un sourire en coin. Je lui réponds par un clin d'œil.

– Non, je venais m'assurer que vous aviez retrouvé du boulot. Que je ne sois pas obligé de vous embaucher par pitié... relance Blake.

– Pour ça, il faudrait déjà que vous arriviez à me regarder dans les yeux, le défie Violette. Non, pas ceux-là, ceux que j'ai sur le visage.

– Oh, ce sont des yeux ? Pas des kalachnikovs ? Au temps pour moi...

– Blake, intervient-je. On va aller chercher ton gilet pare-balles dehors.

– Elle est folle de moi, non ? me demande-t-il une fois sur la terrasse.

– Oui, ça me paraît évident après cette charmante conversation...

– Et toi, ça roule avec Catwoman ?

– Je crois. Je cherche une nouvelle villa... pour nous deux.

– Ok ! commente-t-il en plissant les yeux. Dans un an, je dois m'attendre à te retrouver en costard-cravate, père de jumeaux, au volant d'un break ? Mais c'est un labrador qu'il faut sur la photo de famille, pas ce monstre qui bave !

– Marre-toi ! Parce que dans un an, je te retrouverai exactement où tu es, en train de courir après Violette en lui envoyant des vanes parce que tu ne sais rien faire d'autre avec cette fille.

– Je ne VEUX rien faire d'autre, nuance ! se défend-il.

– C'est pour ça que tu acceptes de venir ici en pleine journée de boulot ?

– C'est parce que tu me l'as demandé, Dee !

– Oui. Je pensais inviter Adèle à venir demain soir. Je voulais avoir ton avis.

En fait, je me fous bien de son approbation. Mais le prévenir avant me semblait la bonne chose à faire : Blake n'aime pas beaucoup l'imprévu.

– Vous avez quelque chose à nous annoncer ? fronce-t-il les sourcils, de plus en plus inquiet.

– Oui, les jumeaux sont en route... Non, imbécile ! dis-je en lui balançant un petit coup de poing dans l'épaule. J'ai déjà rencontré son père, je voulais la présenter à Carol et Walter.

– Ok, t'es encore plus atteint que je le pensais ! Mais tu fais comme tu veux, tant que tu ramènes pas la petite Française tête à claques.

– Pourtant, tes parents adoreraient...

– Peut-être. Mais je serais obligé de te tuer. Je crois que c'est Adèle, qui n'adorerait pas.

– Tu l'appelles par son prénom, y a du progrès...

– Va te faire voir, Dee ! J'y retourne !

– Pareil, Bee ! Attends, je pars avec toi, il y a beaucoup trop de couleurs bizarres pour moi, là-bas, grimacé-je en direction du resto.

– Salut, les Beegees ! nous lance Violette qui sort sur la terrasse. Super sexy les surnoms ! se moque-t-elle en fixant Blake dans les yeux.

– Ciao Mitraillette ! Vous viserez mieux, la prochaine fois ! ajoute-t-il en tirant sur le col de son t-shirt pour lui montrer où est son cœur – et dévoiler ses pectoraux musclés au passage.

Violette forme un pistolet avec ses doigts, fait semblant de tirer sur mon cousin puis souffle sur la fausse fumée qui sort de son arme, façon western. Il marche à reculons, sans quitter son regard, en essayant de réprimer un sourire. La petite blonde, elle, sourit à pleines dents, fière de son « coup », puis range son pistolet invisible dans sa ceinture.

– Finalement, je crois qu'ils s'en sortent mieux quand ils ne se parlent pas, vais-je glisser à l'oreille d'Adèle avant de l'embrasser. À plus tard.

– Salut, cow-boy. Tu me manques déjà.

Pour ce premier dîner chez les Lennox, on a décidé de laisser Bernadette à la maison. Pourtant, il me semblait que lâcher un saint-bernard dans une jolie demeure victorienne pourrait mettre un peu d'animation.

Et faire diversion quand ma tante s'évanouira parce que je viens accompagné.

Je sens Adèle nerveuse quand on sonne enfin à la porte, dans le quartier de Noe Valley – qu'elle n'avait jamais visité et qu'elle trouve « charmant, très coquet ». J'acquiesce sans préciser que, tant que je serai vivant, on n'habitera jamais l'une de ces maisons pastel dans ce coin étouffant de San Francisco.

Mais ce n'est pas le moment de la contrarier.

– Est-ce qu'ils savent... qui je suis ? me demande-t-elle tout bas.

– L'ex-fiancée du salaud qui a épousé Tilda et l'a poussée au suicide pour toucher son héritage ? précisé-je à voix haute. Non.

– Merci pour le résumé, soupire-t-elle.

– Je leur expliquerai plus tard. Une fois qu'ils seront fous de toi. Tu ne te résumes pas à ça, Adèle. Ce soir, tu es la femme que j'aime, la première et la seule que j'ai envie de présenter à ma famille, c'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir, expliqué-je en l'embrassant sur la joue.

Pas sûr que ça ait suffi à la rassurer. Elle insiste pour tenir les fleurs, histoire de s'occuper les mains... mais elle les serre tellement fort qu'elles pourraient faner sur le champ. Je glisse mon bras autour de sa taille pour la soutenir. C'est Blake qui vient nous ouvrir et Adèle pousse un grand soupir de soulagement. Mais elle se trompe : il arbore son sourire narquois et je sais qu'il prépare un coup. On a à peine refermé la porte que je l'entends annoncer solennellement :

– Papa, maman, il faut que vous sachiez que le grand soir est arrivé... À vingt-neuf ans, Damon fait enfin son *coming-out* !

Mais quel con !

Je vois mon oncle Walt blêmir dans le salon, ma tante Carol lâcher le torchon qu'elle a dans les mains sur le seuil de la cuisine et je sens Adèle s'affaïsser un peu au creux de mon bras.

Finalement, c'est peut-être elle qui va s'évanouir.

Walter s'avance dans l'entrée et envoie une petite claque derrière la tête de son fils – hilare – quand il aperçoit la femme qui m'accompagne.

– Ne restez pas là, entrez ! sourit-il, gêné. Et ne faites pas attention à ce rigolo là-bas. Walter Lennox, mais appelez-moi Walt, ajoute-t-il en lui serrant la main.

– D'accord... Merci... Enchantée, monsieur, baragouine-t-elle, troublée.

Mon oncle reste figé, je suis obligé de chuchoter à Adèle :

– Ce sera plus simple si tu leur parles anglais...

– Ah oui, désolée ! se corrige-t-elle, dans la bonne langue, en rosissant légèrement.

– C'est vrai que vous êtes Française ! Vous en avez l'élégance, ajoute Walt, l'air ravi... ce qui la fait rougir un peu plus.

– Je vous présente Adèle Joly, lancé-je. Elle est parfaitement bilingue, sauf quand elle oublie, souris-je pour essayer de la décontracter.

– Vous êtes parfaite ! s'extasie ma tante Carol en se joignant enfin à nous, une fois le choc passé. Enfin, vous auriez été très bien aussi si vous aviez été un homme. Mais vous êtes... une femme... une adorable jeune femme.

– Ça va bien se passer maman, t'es pas du tout en train de t'enfoncer, se marre encore mon cousin.

– Oublions ça, je suis très heureuse de vous rencontrer, Adèle, poursuit Carol en la faisant avancer vers la salle à manger. Merci pour les fleurs, elles sont superbes !

– Oh, oui, elles sont pour vous ! lâche-t-elle en lui tendant enfin.

– Merci, Blake, belle entrée en matière ! Tu as mis tout le monde super à l'aise ! grogné-je en le bousculant sur mon passage.

– Bah, quoi ? Tu sors enfin du célibat, ça ressemble bien un *coming-out*, non ?

Alors là mon gars, si tu crois que je vais t'épargner après ça...

– Oui, merci de ton aide ! Je n'hésiterai pas à te rendre la pareille quand tu présenteras Violette à tes parents.

– Qui ça ? !

– Violette ? ! répondent en chœur Carol et Walter, sonnés.

– Enfoiré ! me balance Blake, livide, en vidant son verre de vin.

– C'est une très bonne amie à moi. Française aussi, vous allez l'adorer, continue Adèle en prenant sa revanche.

– Mais pourquoi n'est-elle pas venue ce soir ? Blake, tu aurais dû l'inviter ! se désole sa mère.

– Parce qu'ils n'en sont pas exactement à ce stade, enfoncé-je encore le clou. Mais le mariage n'est plus très loin...

– Je ne sais pas vous, chuchote ma tante à Adèle, mais je ne comprends jamais quand ils sont sérieux, tous les deux.

– J'ai arrêté de chercher à comprendre, avoue-t-elle avec un clin d'œil complice.

– Trinquons à l'amour ! propose mon oncle en levant son verre. Adèle, bienvenue dans la famille Lennox. C'est une joie de voir notre Damon si heureux avec vous.

Là, c'est bientôt moi qui vais rougir...

Heureusement que ma barbe est là pour masquer.

Après ces présentations – laborieuses – et ce toast – larmoyant – l'ambiance s'est enfin vraiment détendue. Carol, trop contente d'avoir une fille à sa table, a fait exploser son quota de « conversations féminines » : recettes de cuisine, couleurs de nappes, déco intérieure et futurs petits-enfants. Adèle a joué le jeu, sans jamais montrer de lassitude – alors qu'elle n'est pas familière de ce genre de relation mère-fille. Walter a complimenté ses yeux extraordinaires et son courage de jeune chef d'entreprise. Blake a essayé de me piéger en racontant des souvenirs plus ou moins embarrassants de notre enfance : mais il n'a récolté que des éclats de rire et moi, des regards tendres de la femme aux yeux de chat.

Nous avons évoqué Tilda, naturellement, et Adèle a dit les mots qu'il fallait, ni trop ni trop peu, avec la pudeur et la justesse de ceux qui comprennent ce genre de souffrances. Elle n'a pas parlé de la mort de son frère, mais je crois que tout le monde a compris. Et dans le long silence qui a suivi, sans aucune gêne, on a tous compris d'autres choses. Même Blake a arrêté de blaguer, à ce moment-là, parce que, pour la première fois, il y avait quelqu'un assis sur la chaise de ma sœur. Et pour la première fois, ça semblait « bien ». Pas quelqu'un pour la remplacer, l'effacer. Mais quelqu'un capable de chasser le malheur en prenant sa place. C'est comme si Adèle remplissait enfin la pièce, refermait le cercle, rendait à cette famille un peu d'équilibre, de joie, de douceur de vivre. De foi en l'avenir.

Et cet avenir, c'est aussi le mien.

2. Des histoires de familles

Adèle

Personne au monde ne pourrait remplacer mon père ou ne serait-ce que lui arriver à la cheville. Mais si je devais choisir une femme sur terre comme mère de substitution, ce serait sans hésiter Carol Lennox. La douceur et la bienveillance incarnées, avec juste ce qu'il faut de curiosité, d'humour et de fantaisie pour ne pas tomber dans le cliché de la « mère poule » intrusive et oppressante.

Dommmage, je crois que je suis un peu vieille pour me faire adopter.

Mais comme belle-mère, je ne pouvais pas rêver mieux.

Jamais je n'aurais cru que le mot « famille » prendrait un tel sens dans ma vie. Je m'étais habituée à former un duo avec mon père – après le départ de ma mère et la mort de mon frère – puis un duo avec Melville – qui m'empêchait de toute façon d'agrandir le cercle. Je m'étais rabattue sur mes collègues et amis pour me trouver une famille de cœur, celle qu'on se choisit pour rompre la solitude. Mais les Lennox m'ont ouvert grand leur porte, puis leurs bras, et je me suis laissé étreindre plusieurs fois, comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit.

Avec son passé douloureux, je n'imaginai pas que Damon soit si attaché à eux. Un oncle et une tante devenus ses parents par la force des choses, un cousin qu'il considère comme son frère, des gens plutôt différents de lui mais qui l'acceptent tel qu'il est, mystérieux, solitaire, jusqu'à ce qu'il débarque accompagné et livre ses secrets.

Les Lennox savent désormais toute l'histoire, connaissent mon passé et les circonstances de notre rencontre... et Carol a pris la peine de me téléphoner pour m'assurer que ça ne changeait rien, que je faisais partie de la famille, désormais, et qu'avec moi, Damon avait fait le meilleur des choix.

C'est bien la première fois que je suis la « meilleure » quelque chose.

Et je suis à deux doigts de prendre la grosse tête.

Mon ego regonflé et moi, on s'apprête à recevoir des candidats pour le poste de barman que j'ai ouvert : ça soulagera June et Ruben pendant les services et ça donnera au resto une ambiance plus moderne, « lounge » comme dit Violette – même si je ne sais toujours pas trop ce que ça veut dire.

Elle m'a suppliée d'embaucher un mec, j'ai refusé en pensant qu'il deviendrait forcément son *sex-friend* et que je n'avais pas besoin de drame conjugal dès l'ouverture de mon nouveau restaurant. Mais Violette a ajouté que bosser dans un univers masculin était beaucoup plus sain et qu'une barmaid sexy serait forcément attirée par Damon et pourrait jeter son dévolu sur lui.

Argument plus que recevable.

Un mec, ce sera !

Il y a d'abord eu Brandon : le blond style David Beckham, à la coupe de cheveux tellement étudiée que c'est le retard assuré chaque jour au service – et qu'il aurait sûrement dû prendre des pauses pour aller se recoiffer.

Mais je lui aurais bien demandé son secret pour un brushing si parfait...

Puis il y a eu Cody, qui a ri bruyamment à toutes mes blagues – même quand je n'en faisais pas. Et que j'ai fini par ne plus écouter, occupée à trouver à quel genre d'animal son rire me faisait penser.

Otarie ou dromadaire ?

Puis il y a eu Kyle, le genre « bébé mannequin » d'à peine vingt ans, qui ne m'a pas regardée dans les yeux une seule fois. J'ai d'abord cru que c'était par timidité, vu son tic étrange de se lécher les lèvres toutes les dix secondes. Et j'ai compris qu'il était en train de me draguer, regard vissé sur mon décolleté et langue aguicheuse.

Comme si cette horrible manie digne d'un film porno avait déjà réussi à séduire quelqu'un un jour !

Damon passe au resto dans la journée et il me semble qu'il y traîne un peu trop longtemps. Entre deux entretiens, je le rejoins sur la terrasse :

– Soit tu es en train de te faire bronzer et je ne comprends plus rien à rien. Soit tu es en train de m'épier et ça me rappelle vaguement une mauvaise habitude que tu avais quand on s'est rencontrés...

– Tu es obligée de les recevoir dans la salle de repos, tous ces types ?

– Oui, c'est plus cosy que dans le resto en travaux. Mais tu peux venir marquer ton territoire aux quatre coins de la pièce, si tu en ressens le besoin, blagué-je pour essayer de déplier ses yeux noirs.

– Non merci. Je vais rester là, j'ai des dossiers à relire et des mails à envoyer, me lance-t-il, faussement nonchalant, en ouvrant son ordinateur portable.

– Damon Lennox, regarde-moi dans les yeux. Tu es assez jaloux pour t'obliger à passer l'après-midi en plein soleil, dans cette rue bruyante et bondée de touristes ?

– Non pour la jalousie. Oui pour le reste. Chaleur, bruit, foule, c'est tout ce que j'aime ! me sourit-il exagérément.

– Parfait... Amuse-toi bien, alors ! le planté-je sur la terrasse en roulant des hanches pour rentrer dans le resto, sachant pertinemment qu'il me regarde.

Je peux être aussi têtue que toi, Mr. Mauvaise-Foi !

Le candidat suivant s'appelle Juan, teint mat et poils sur le torse qui sortent de sa chemise trop ouverte. Quand je lui demande ce qu'il a de plus que les autres pour devenir mon barman, il se lève

et m'entraîne dans une salsa endiablée en chantant lui-même une version revisitée de *Sex Bomb*.

Je ne t'embaucherai pas, mais j'espère que Damon a vu ça !

Wesley, l'avant-dernier, a un charme fou avec sa peau sombre et sa coupe afro. Il m'annonce qu'il peut se raser le crâne si je préfère un look plus classe, je réponds que ça lui va très bien et me retrouve à toucher ses cheveux crépus à la texture incroyable. Je me sens naturellement à l'aise avec lui, peut-être trop. Et il se révèle tellement gentil, doux et tactile, que je n'arrive plus à savoir si je lui plais ou s'il est prêt à tout pour le décrocher le job.

Mais décidément, j'adore ces entretiens d'embauche...

Le sixième et dernier candidat, Elijah, me fait sursauter quand il apparaî, sans faire de bruit. Silhouette fine, élancée, cheveux longs noirs attachés en arrière style samouraï, barbe épaisse et bras entièrement recouverts de tatouages colorés. Après les cinq autres extravertis, il me semble calme, reposant. Il a l'air de savoir ce qu'il fait, ce qu'il veut et surtout, il n'essaie pas de me séduire. Il a tout du candidat idéal, malgré ce problème aux yeux : un strabisme divergent qui fait que je ne sais jamais où il regarde.

Ce n'est pas vilain, mais franchement déroutant.

En guise de test, je lui laisse dix minutes pour réaliser une liste de cocktails prédéfinie et m'en proposer deux inédits, de son invention. Je rejoins Damon sur la terrasse pendant qu'Elijah s'installe derrière le bar.

– C'est fini ?

– Quoi donc ? demandé-je en m'asseyant à côté de mon tatoué.

– Danser avec un *latin-lover*, toucher les cheveux d'un rasta, regarder sans rien dire un type qui n'a même pas les yeux en face des trous.

– Toi, en tout cas, tu as les yeux partout... souris-je, flattée.

– Oui, parce que je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Je connais ces mecs-là...

– Damon...

– Ils changent d'attitude dès qu'ils te voient...

– Damon...

– Ce n'est pas le boulot qu'ils veulent !

– Damon !

– Quoi ? !

– Je sais tout ça... Et alors ? Ces hommes ne me font aucun effet. Ils ne t'arrivent pas à la cheville et ils ne me séduiront jamais comme tu l'as fait.

– Mais... ? me demande-t-il, un peu sceptique.

– Mais rien. Je réalise que je leur plais. Qu'ils essaient de me draguer. Et ça me donne envie de rire, de m'enfuir, de courir vers toi pour savoir si je te plais toujours autant.

– Encore plus qu'avant, c'est bien le problème... plisse-t-il les paupières en baladant ses yeux partout sur moi.

- Melville n’a jamais été jaloux. Il était persuadé que personne n’était mieux que lui... et que personne ne pourrait vouloir de moi. Alors tu ne peux pas savoir comme j’aime voir cette pointe de jalousie dans ton regard, lâché-je en venant m’asseoir sur ses genoux, mes mains autour de son cou.
- Je ne suis pas jaloux, je suis... protecteur, répond Damon, sourire en coin et bras qui me serrent.
- Ok. Alors ça ne te posera pas de problème si j’embauche Elijah, le dernier candidat.
- Mais il louche ! Enfin non, il fait le contraire de loucher ! Tu ne peux pas avoir un barman qui a les yeux de travers. Et tu détestes les gens qui ont des trucs asymétriques !
- Mais ils sont symétriques ! Tournés vers l’extérieur, mais parfaitement symétriques ! Et au moins, il pourra me reluquer d’un œil sans que tu t’en aperçoives... Et tu as vu ses bras ? Entièrement tatoués, des deux côtés... C’est Mister Symétrie ! ajouté-je sur le ton de la provocation, en caressant la peau vierge sur son bras droit.

Je me lève, Damon essaie de me retenir, je l’embrasse au creux de la paume en le fixant droit dans les yeux et repars vers le restaurant, bien décidée à recruter le barbu tatoué. Derrière le bar, il est toujours aussi silencieux : les cocktails colorés sont alignés sur le comptoir, joliment présentés, et Elijah est en train de ranger soigneusement derrière lui.

Un point de plus à son compteur !

- Ça m’a l’air parfait. Vous avez terminé ?
- Oui. Pour les deux cocktails spéciaux, j’en ai créé un aux couleurs du drapeau français, pour rappeler le thème du resto. Je crois savoir que les Californiens sont fans de la *french touch*. Bleu, blanc, rouge : gin-curaçao, jus de poire et crème de fraise au fond. Et j’ai pensé qu’on pourrait l’appeler Antoinette, comme la reine. C’est le nom de votre chien qui m’a donné l’idée. On pourrait imaginer une carte de cocktails avec uniquement des prénoms féminins français.
- Bonne idée... commenté-je doucement, impressionnée. Vous avez le sens de l’observation.
- Je n’ai peut-être pas les yeux droits, mais je sais où regarder, sourit le barman pour la première fois. Je me suis inspiré de votre univers, pour que mes créations reflètent votre personnalité. Que votre resto vous ressemble vraiment.
- Je vois... Et le deuxième ? demandé-je en étudiant un *long shot* dégradé du transparent au noir profond, apparemment pétillant.
- Je l’ai appelé « Black Harley ». J’ai vu votre... *boy-friend* arriver en moto, explique-t-il en butant sur le mot. Vodka, bière Guinness et caramel corsé pour arriver au noir, limonade pour la légèreté. C’est un cocktail plus viril, pour jouer sur le côté « dark », intrigant, mais aussi sur l’aspect chromé, brillant de la Harley. De l’ombre à la lumière quoi. Je trouve que ça lui va bien, conclut-il en haussant modestement les épaules.
- Moi aussi... murmuré-je en regardant en direction de la terrasse.
- Il est du genre jaloux, non ?
- Il dit que non, lâché-je spontanément en m’en voulant déjà de me confier à cet inconnu.
- On dit tous ça, sourit Elijah.
- C’est pour ça que vous avez créé un cocktail à son image ? Pour qu’il ne croie pas que vous vous intéressez à moi ? C’est finement joué...
- Peu importe ce qu’il croit. Ou ce que vous croyez, répond-il sans agressivité. Je suis un instinctif, je fais les choses sans arrière-pensée, je ne joue pas, je ne calcule pas, je suis comme ça.

Mais si ça peut vous rassurer, je n'aime pas les histoires. Vous pourrez lui dire que je ne suis pas un voleur de femmes.

Encore un point pour toi...

– Vous lui direz vous-même. Si vous êtes toujours intéressé, je vous prends à l'essai, dès l'ouverture du resto.

– Ok.

« Ok » ? !

C'est sa façon à lui de sauter de joie ?

Je me demande ce que pense ce grand brun aux cheveux longs et au visage anguleux, ce qu'il ressent et pourquoi il ne l'exprime pas. Nous restons là en silence – ça n'a pas l'air de le déranger – et je réfléchis à ce qui peut bien le faire sortir de sa réserve, son calme naturel, proche de la froideur. Malgré son look original, il a un côté lisse et « bien rangé », un air placide et imperturbable, c'en est presque dérangeant. Je frémis d'avance en l'imaginant travailler avec le bruyant et chaleureux Saul – parfois très impatient, avec l'enthousiaste et fouguese Violette – parfois déchaînée, avec le souriant – et parfois mollasson – Ruben et avec l'énergique – et un peu caractérielle – June.

Ça promet...

Je suis au moins sûre d'une chose : Elijah n'est pas du tout le style de Violette.

Il ne devrait rien se passer entre eux... Quoique.

Je n'ai pas le temps de me demander si j'ai fait une énorme erreur en l'embauchant : mon portable sonne et j'aperçois l'indicatif téléphonique en provenance de la France. Ce genre d'appels me fait toujours paniquer : personne ne pourrait m'appeler à cette heure-là sans avoir une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

– Allo ? dis-je en m'excusant de la main auprès du barman.

J'écoute la douce voix féminine débiter un jargon médical que je comprends parfaitement mais que je n'imprime pas. Je reste sans réaction. Mon corps me trahit avant mon esprit puisque je sens mes jambes faiblir sous le poids de mon corps. Je vois Elijah faire le tour du bar et venir me soutenir par la taille, approcher doucement une chaise pour que je m'y asseye. Je me laisse faire, ne réagis toujours pas. La femme parle encore, me demande si je suis toujours là. Je parviens tout juste à sortir un son qui pourrait ressembler à « oui » autant qu'à « non ». Elle a raccroché quand Damon nous rejoint précipitamment dans la salle du restaurant, ses yeux noirs plissés à l'extrême.

– Adèle ? !

– Mon père a fait un malaise, répété-je de façon robotique. Cette nuit. Une attaque cardiaque.

– Il est vivant ? s'écrie Damon en haussant suffisamment le ton pour me sortir de ma torpeur.

- Oui, explosé-je en sanglots. En soins intensifs. « Stable pour le moment », elle m’a dit. Est-ce que ça signifie que ça pourrait à nouveau se produire ?
- Non, s’adoucit-il en me prenant dans ses bras. Ça veut dire qu’on peut aller le voir. Maintenant.
- Damon, je ne peux pas le perdre, pleuré-je encore. Pas mon père...
- Est-ce que je peux faire quelque chose ? propose Elijah sur un ton toujours aussi posé.
- Oui. Fermer derrière vous, lâche Damon en lui lançant les clés du resto, que le barbu attrape au vol sans avoir l’air de faire le moindre effort. J’appellerai Saul pour qu’il vienne les récupérer. En attendant, je vous fais confiance.

Le barman acquiesce, puis mon homme me prend par la main et m’entraîne dans la rue, siffle Bernadette qui nous rattrape en courant, l’installe dans le side-car et m’attache mon casque sous le menton, le tout avec le téléphone coincé entre l’épaule et la joue, donnant des ordres de sa voix rauque et pressée.

Moins d’une demi-heure plus tard, nous décollons dans son jet privé en direction de la France. Ça ne soigne pas pour autant mon père mais l’assurance de Damon, son air déterminé et sa large main douce qui ne quitte pas la mienne apaise grandement mes angoisses. Avec un homme pareil à mes côtés, j’ai l’impression que rien de mal ne peut arriver.

S’il te plaît, ne me fais pas mentir... Ne meurs pas, papa.

J’ignore comment Damon a pu franchir toutes les barrières – bureaux d’accueil peu accueillants, portes interdites, aides-soignants outrés ou infirmiers coriaces, mais il me mène rapidement à mon père. Il me laisse en tête-à-tête avec lui, peut-être par pudeur, peut-être pour aller régler d’autres détails.

Mon père est allongé, inerte, un petit truc transparent dans le nez et d’autres tuyaux le reliant à des machines bruyantes. Je le trouve pâle mais il a l’air serein, dans son sommeil, et cette vision me tord encore plus le cœur

- Tu n’avais pas besoin de venir, murmure-t-il en me tendant sa main rêche et bleutée.

Je la saisis et me penche en avant pour l’embrasser sur le front, mes larmes dégoulinant le long de son crâne chauve.

- Tu n’as pas non plus besoin de pleurer. Je vais bien, Adèle.
- Bah, oui, tu as l’air d’un type qui pète la forme ! souris-je en séchant mes larmes. D’ailleurs, ça te va vraiment bien au teint cette blouse rose clair. Et ces petits tubes dans ton nez, tu lances une nouvelle mode ?
- Oui, les piercings, c’est ringue !
- C’est de dire « ringue », qui est ringue ! éclaté-je de rire.
- J’espère que ton milliardaire n’a pas dépensé des fortunes pour venir ici, râle déjà mon père, que je retrouve enfin.
- Penses-tu ! À part le jet privé, le pilote, l’hôtesse de l’air, le chauffeur qui nous a emmenés

jusqu'ici, la nounou chargée de veiller sur Bernadette et le type qui doit réceptionner nos valises parties dans un autre avion... rien de bien méchant.

– Hmm... Est-ce que ce dernier type pourrait faire un détour par chez moi et me rapporter une chemise digne de ce nom ?

– Ça devrait pouvoir s'arranger, sourit Damon en entrant à pas feutrés, dans un français parfait.

– Fais gaffe, papa, on s'habitue vite au mode de vie Lennox...

– Bonjour, Luc, dit-il en serrant doucement la main de mon père. Vous nous avez fait peur.

– J'ai pourtant demandé à l'infirmière de ne pas vous prévenir.

– Ça aurait été dommage, réplique Damon avec un nouveau sourire. La France commençait à me manquer.

– S'il vous plaît, mes enfants, n'allez pas à l'hôtel : il y a trop de chambres vides à la maison. Et j'ai installé une barrière pour Bernadette autour de la piscine. Je serai vite sorti d'ici. Vous aimez toujours le turbot, Damon ?

– Oui. Mais cette fois, c'est moi qui cuisine. Adèle m'a appris une ou deux recettes, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

– Bien. Je crois que vous avez pas mal de choses à me raconter. Je vais juste dormir un peu, dac' ?

– Dacodac, papa, blagué-je avant de l'embrasser sur la joue.

– Reposez-vous bien, ajoute Damon. Il va falloir que vous soyez fort... quand vous saurez quel barman chevelu, borgne et tatoué votre fille a embauché.

Mon père s'empêche de rire trop fort en se tenant les côtes, je fais une grimace à Damon qui me répond par un baiser sur le nez avant de m'entraîner vers la porte.

– Qu'est-ce que je ferais sans toi ? lui chuchoté-je en sortant, avant de glisser son bras autour de moi.

3. Se jeter à l'eau

Damon

– Tu aurais voulu rester plus longtemps ? demandé-je doucement.

– Non.

– La France te manque ?

– Un peu.

– Tu penses à lui ?

– Oui.

– Ton père va bien, Adèle.

– Je sais...

– Tu veux retourner vivre près de lui ?

– Non... C'est moi qui pose les questions, normalement ! sourit-elle en se retournant vers moi.

– Oui, mais normalement, ce n'est pas toi qui regardes l'océan, sans parler, avec cette... mélancolie.

– Je ne suis pas mélancolique. Juste inquiète, soupire-t-elle en tortillant une mèche de ses cheveux. J'avais presque oublié...

– Oublié que le temps passe ? Que ton père vieillit ? Qu'il va mourir un jour ? deviné-je à voix basse. Que malgré notre lot de tragédies, on n'est pas à l'abri ?

– Tout ça, oui, dit-elle en détournant son visage pour me cacher ses larmes.

– Viens. Il faut que je te montre quelque chose.

La Harley nous mène jusqu'au quartier de Sea Cliff, sur la côte nord de San Francisco, avec ses immenses villas blanches dont certains propriétaires ont des noms célèbres – que l'agent immobilier m'a chuchotés comme si c'était un secret d'État. Sea Cliff Avenue borde l'océan et c'est là, tout au bout de la route, que j'ai trouvé la maison parfaite. Trois niveaux, un toit presque plat, une façade blanche, sobre, sans chichi, des baies vitrées partout et une construction en L dont l'extrémité a l'air de se jeter dans l'eau.

Quand Adèle descend de la moto, elle fixe l'océan, les montagnes au loin et le Golden Gate Bridge droit devant elle, tournant le dos à la villa.

– Cette vue est magique, s'extasie-t-elle avec sa main en visière sur les yeux. Mais il n'y a rien après, c'est un cul de sac. Pourquoi tu t'es arrêté là ?

– Si tu marches un peu plus loin, tu as un accès privé à China Beach. Et si tu te retournes, tu as une maison sympa.

– « Sympa », oui... rit-elle de bon cœur. Les gens qui habitent là sont des veinards. Et sûrement des stars.

– Si tu considères que *Chez Adèle* va te rendre célèbre et que Bernadette pourrait avoir joué dans *Beethoven*, alors oui, des stars... souris-je en attendant sa réaction.

– Qu'est-ce que tu... ? Tu as acheté cette... ? Elle est à toi ? me demande-t-elle à toute vitesse en gardant les lèvres entrouvertes.

– Elle est à nous, murmuré-je en m'approchant d'elle. La vie est trop courte, Adèle. Et je veux passer la mienne avec toi.

Je plonge mes yeux dans les siens et je vois ses iris jaunes s'affoler, s'enflammer, se remplir de larmes pour éteindre le feu et recommencer.

– Est-ce que tu es en train de me demander... ? balbutie-t-elle, paniquée.

– Adèle...

– Je t'aime, Damon. Je t'aime plus que tout. Mais après Melville, ces fiançailles ratées, je... Ça me fait peur...

– Ce n'est pas une demande en mariage, la coupé-je en glissant mes mains rassurantes sur son visage. Je n'ai pas besoin d'un bout de papier pour m'engager. Je n'ai pas besoin de porter un costard blanc pour te jurer fidélité. Je n'ai pas besoin que tu prennes mon nom et que tu m'appartiennes pour l'éternité. J'ai seulement envie de te rendre heureuse, chaque jour. Et de te donner envie de vivre avec moi, ici. Juste aujourd'hui. Et demain, je te le redemanderai. Et le jour d'après aussi. Et le suivant. Jusqu'à la fin des temps.

L'émotion me gagne et j'ai du mal à maîtriser ma voix. Je me tais et le silence d'Adèle ne m'aide pas. Mais son regard retrouve la sérénité, puis se met à briller – je crois que ce sont aussi des larmes d'émotion. Et ça me semble le meilleur moment pour l'embrasser.

– J'aurais dû t'en parler avant de l'acheter, je voulais le faire. Mais je suis tombé amoureux de cette villa. Et comme ça fait deux fois que je tombe amoureux cette année, je me suis dit que c'était forcément un signe.

Elle sourit. Puis pose ses mains tremblantes sur les miennes.

– Je suis fou de toi, Adèle. Je n'avais envie de rien, avant. À part me faire du mal. Maintenant, j'ai envie de tout, de toi, de nous... Si cette maison ne te plaît pas, on en trouvera une autre. Mais si tu veux la visiter, j'ai les clés... Et, avant de dire que c'est trop grand, trop beau, trop cher, n'oublie pas que tu as changé ma vie. Le bonheur que tu m'offres tous les jours, ça n'a pas de prix. Rien n'est trop beau pour toi, Adèle Joly.

Elle ouvre un peu plus grand les yeux et je pourrais m'y noyer sur le champ.

– Il y a une minute, j'avais un peu peur, murmure-t-elle. Maintenant, je suis terrorisée, sourit-elle en posant son front contre le mien. Bon, elles sont où, ces clés ? !

Je prends Adèle par la main et lui fais gravir les quelques marches qui mènent à la porte d'entrée. Puis je la laisse faire, passer devant, glisser la clé dans la serrure, appuyer nerveusement sur la poignée et entrer... chez nous.

Je l'espère.

Son sac à main lui échappe et tombe lourdement sur le parquet. Elle ne cherche même pas à le ramasser. Son regard est happé par la hauteur sous plafond, démesurée. Elle penche la tête en arrière et se fige comme si elle avait aperçu une étoile filante dans le ciel. Elle avance, laisse traîner le bout de ses doigts le long des murs, blancs immaculés, elle hésite à prendre le grand escalier puis continue tout droit, tourne à l'angle et marche vers un premier salon, une première baie vitrée, le bout du L qui se jette dans l'eau.

– Damon, c'est...

– C'est ?

– Trop grand, trop beau, sûrement trop cher... Et je ne veux même pas savoir à quel point c'est cher. Mais c'est la villa la plus fabuleuse, la plus ahurissante qui soit. Tu crois qu'on s'habitue à cette vue ?

– Non, dis-je en souriant intérieurement.

– Comment ils font pour installer des baies vitrées arrondies ?

– Je ne sais pas, souris-je encore.

– Elle était déjà meublée quand tu l'as achetée ?

– Oui. Mais on peut tout changer. Décorer comme tu veux.

– Écoute-moi bien, Damon Lennox, me menace-t-elle en avançant vers moi, son index bientôt collé entre mes pectoraux, tu ne vas rien changer du tout à cette maison. Tu ne vas toucher à rien, tu m'entends ? Tout doit rester comme ça, ce canapé, ce miroir, même ce vase, ça ne doit pas bouger d'un millimètre ! Elle est... absolument... parfaite.

– On va voir le reste ? Je ne toucherai à rien, promis.

– Non, j'ai décidé de vivre dans ce salon. Définitivement.

– Il y en a deux autres, je crois. Un adjacent à la salle à manger. Un pour regarder la télé.

– Il y a une pièce seulement pour la télé ? me demande-t-elle, hébétée.

– Oui. Et une autre qui fait office de salle de cinéma, si tu préfères les grands écrans. Mais tu devrais aller voir toi-même, je suis un très mauvais agent immobilier.

Adèle repart, avec l'air d'une petite fille qui n'a pas encore ouvert tous ses cadeaux de Noël. À la fois surexcitée et effrayée par tant de merveilles. Je l'entends s'extasier à chaque nouvelle pièce qu'elle visite, pousser des cris et des soupirs, parler toute seule, à voix haute, ouvrir les tiroirs de la cuisine et me hurler de loin : « Ils se referment tout seuls ! » Puis monter à l'étage, me demander quelle chambre est la nôtre, décider que ce sera celle-là, puis changer d'avis pour la suivante. Redescendre en comptant sur ses doigts les cinq salles de bain et me raconter ce que je sais déjà : il y a la même vue époustouflante à chaque étage, les mêmes baies vitrées arrondies dans chaque chambre, et toujours cette même impression de vivre en apesanteur au-dessus de l'océan.

Ça y est. Elle aussi, elle est en train de tomber amoureuse...

– Damon, viens voir !

– Hmm ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ? ! lâche-t-elle sur un ton faussement indigné.

– Un plafond de verre. Pour des dîners romantiques à la belle étoile, si je cite l'agent immobilier.

Le rez-de-chaussée est considéré comme « l'espace de vie », récitai-je de mémoire.

– D'accord... Et le premier étage ?

– C'est « l'espace nuit ».

– Nuit ? Je t'assure qu'il fera jour quand je prendrai un bain dans cette baignoire d'angle suspendue au-dessus de l'eau. Et les dressings, tu as vu la taille des dressings ?

– Oui, je te laisserai les remplir...

– Et tu sais aussi pour le miroir qui se transforme en écran plat dans la dernière chambre ? Et au troisième, tu es au courant qu'il y a une salle de jeux ? Et une autre pièce avec un bar, des lumières qui bougent et même un piano ?

– Oui, ils appellent ça la « salle de bal »...

– Ah, pardon.

– Le dernier étage est l'espace consacré aux divertissements, sports et loisirs, à ce qu'on m'a dit.

– Ah oui, j'ai vu la salle de musculation dans laquelle je ne mettrai jamais les pieds.

– On pourra la transformer en salle de... relaxation ?

– Parfait !

– Je rêve ou c'est le bleu d'une piscine que je vois par la fenêtre, là ?

– Ah, oui. Ça c'est « l'espace... mouillé ».

– Tu es vraiment le pire agent immobilier de toute la Californie, dit-elle en éclatant de rire.

On ressort de la villa pour visiter le grand jardin à deux niveaux, l'immense *pool house* – qui peut aussi servir de dépendance pour les invités, goûter l'eau de la piscine chauffée, imaginer Bernadette sauter dedans, puis on retourne s'installer sur la terrasse aménagée face à l'océan. L'un comme l'autre, on est aimantés par cet endroit, subjugués par cette vue à couper le souffle. C'est Adèle qui rompt le silence en premier, un sourire rayonnant sur les lèvres.

– Damon, j'accepte ta non-demande en mariage. Avec joie. Je veux bien vivre ici avec toi, aujourd'hui, demain et tous les jours d'après. Jusqu'à la fin des temps.

– Vendu ! lancé-je sur le ton le plus léger possible, malgré l'explosion dans ma poitrine.

Adèle, l'océan et moi...

Ya-t-il une meilleure définition du bonheur ?

Ah, oui, le bonheur est encore plus parfait quand je me lève et la rejoins, m'accroupis devant elle, prends son beau visage entre mes mains et y dépose mes lèvres, partout, sur son front, sur le bout de son nez, sur ses pommettes rondes, son menton, dans son cou et enfin sur sa bouche, douce et chaude, charnue et sensuelle quand elle me laisse la goûter.

Le voilà, le vrai goût du bonheur.

Je dépose Adèle et Bernadette au restaurant : les travaux sont terminés, la déco prend forme, l'ouverture est proche et l'enseigne *Chez Adèle* n'a pas bougé – j'en conclus que le nom va rester. J'entends Adèle décrire à Saul et Violette notre future villa, pièce par pièce, meuble par meuble, en oubliant de respirer entre chaque phrase. J'écoute encore un peu, et je m'apprête à m'éclipser pour aller régler les détails du déménagement puis honorer un rendez-vous professionnel.

Mais je vois le barman aux cheveux longs arriver sur la terrasse, avec ses bras colorés, ses yeux qui vrillent et sa démarche tellement lente qu'elle paraît aussi sournoise que son regard.

Est-ce que c'est légal, cette vitesse de marche ?

J'ai envie de le klaxonner pour qu'il se bouge !

Et depuis quand les hommes se font des chignons ?

C'est pour mieux ressembler à sa nouvelle patronne ?

Et qu'est-ce qu'il fout là, d'ailleurs ? Ce n'est même pas encore ouvert.

Et pourquoi je ronchonne intérieurement comme un gosse capricieux ?

– Bonjour. Elijah, le nouveau barman.

– Salut.

Les barmen n'ont donc pas de nom de famille ?

– Elijah Bates, insiste-t-il en me tendant la main.

Je me fous de savoir comment il s'appelle.

– On s'est déjà vus l'autre fois, continue-t-il.

– Oui... Merci d'avoir tout fermé, au fait. Quand on a dû partir en urgence, reconnais-je malgré moi.

– Pas de souci. Adèle est là ?

Et je ne me fous pas qu'il l'appelle déjà par son prénom !

– Oui. Mais le resto est encore fermé pour l'instant.

– Je sais. Je passais pour savoir si je pouvais donner un coup de main. Je sais qu'il reste toujours beaucoup à faire avant l'ouverture.

Et est-ce que tu sais que tu ne seras pas payé plus en faisant du zèle ?

– Je crois qu'elles s'en sortent très bien, expliqué-je en voyant Adèle et Violette sortir gaiement sur la terrasse.

– Ah, Elijah ! Qu'est-ce que tu fais là ?

C'est bien ce qu'on se demande !

– Je venais voir si vous aviez besoin de moi avant l'ouverture, propose-t-il en rejoignant les filles comme un escargot. Votre père va mieux ?

Pff, comme s'il en avait quelque chose à faire !

– Oui, il est sorti d'affaire, c'est gentil de demander. Puisque vous êtes là, je vous présente Violette Saint-Honoré, notre chef pâtissière.

– Elijah Bates, enchanté.

On s'en fout, de ton nom !

– Moi aussi, répond la blonde. J'adore cette coiffure !

– Ah, oui ? demande-t-il avec un sourire.

Ah, oui ? !

– Ouais, un mec à cheveux longs, c'est un mec qui n'a pas de problème avec sa virilité. Tiens, je me ferais bien une coupe à la garçonne, moi !

Bonne idée ! Blake détesterait ça...

– Violette, tu le fais visiter ? suggère Adèle pour couper court au débat capillaire. Je vous rejoins !

– Ça marche.

– Tu n'avais pas un rendez-vous, toi ? me demande-t-elle quand on se retrouve seuls, avec cet air mi-suspicieux mi-coquin dont elle a le secret.

– Si. Je partais.

– Mais tu es resté un peu pour faire connaissance avec mon barman ? poursuit-elle sur le même ton ironique.

– Non, pour admirer sa virilité débordante, son petit chignon et sa vitesse de pointe. Impressionnant !

– C'est tout ? rit-elle. Ou tu as encore d'autres choses à lui reprocher ?

– Adèle, je ne le sens pas, ce mec-là, soupiré-je en reprenant mon sérieux.

– Tu ne le connais pas...

– Non, mais je connais les types dans son genre. Avec des tatouages partout, un air mystérieux et une pseudo-nonchalance comme si rien ne le touchait.

– Un peu dans le genre Damon Lennox, quoi... sourit-elle en glissant ses bras autour de mon cou.

– Je n'ai rien à voir avec lui et il n'a rien à voir avec moi.

– Alors tu n'as aucune raison d'être jaloux, conclut-elle avant de m'embrasser.

Je recule mon visage pour ne pas me laisser distraire par ce baiser.

– Tu ne vois pas ce qu'il fait ? Pourquoi il se coiffe comme toi ? Pourquoi il demande des nouvelles de ton père qu'il ne connaît même pas ? Et pourquoi il rôde autour du resto avant l'ouverture, tu peux me le dire ?

– Pour être gentil, Damon ! Ou peut-être parce qu'il est seul et qu'il s'ennuie. Qu'il a hâte de commencer à bosser. Qu'il tient à ce boulot. Je ne sais pas...

– C'est un faux-jeton, un manipulateur de première, voilà pourquoi.

– Tous les hommes qui m’approchent ne sont pas des Melville Cooper en puissance. Et je suis assez grande pour me défendre. Et tu n’as pas intérêt à gâcher l’ouverture de mon resto et mon emménagement dans ma villa de rêve ! Toi et ta mauvaise humeur, vous ne faites pas le poids face à mon bonheur ! C’est perdu d’avance !

– Tant mieux... souris-je enfin en la voyant rayonner. Je t’aime et tu sais que je suis prêt à tout pour toi.

– Je le sais...

– Tout... mais pas me laisser pousser les cheveux !

Elle éclate de rire et cette musique dans mes oreilles me fait retrouver un peu de paix. J’ignorais qu’aimer quelqu’un si fort pouvait rendre grincheux, méfiant, possessif. J’ignorais que ce débordement de bonheur avait un revers de médaille : la peur de le perdre. Mais ce que je sais, c’est qu’Adèle est la seule à pouvoir me rassurer.

Carol et Walter, Blake, Violette, Saul, Ruben, June : tout le monde est là (sauf Elijah) pour fêter notre installation à Sea Cliff Avenue. Les déménageurs ont réussi à poser nos affaires et nos cartons sans bouger un seul meuble ni un seul bibelot de la villa, à la demande expresse d’Adèle. Hier, elle a quand même envahi les étagères d’une salle de bain, rangé nos vêtements dans deux dressings différents et rempli la cuisine de ses anciennes casseroles et de victuailles pour au moins trois mois. Le panier de Bernadette, lui, n’a pas encore trouvé sa place dans l’un des salons, Adèle hésite encore. Résultat : le saint-bernard a décidé de tester chacun des canapés pour une sieste d’une heure à chaque fois.

C’était bien la peine de lui offrir un grand jardin...

Ma tante ne cesse de pousser des cris d’admiration. Violette et Blake se relaient pour critiquer le cocktail dînatoire commandé chez un traiteur – ou se critiquer l’un l’autre, au choix. Et Carol s’est quasiment « jetée » sur Violette pour que son fils la lui présente, ce qu’il a fait en serrant les dents – et en me « remerciant » de loin pour avoir mis cette idée de « couple » dans la tête de sa mère.

Il l’avait bien cherché...

Mon oncle Walt, lui, me tape sur l’épaule chaque fois qu’il me croise, sa manière à lui de me féliciter d’avoir fait le grand saut avec Adèle. Alors que l’espace ne manque pas, tout le monde est massé contre la baie vitrée du rez-de-chaussée.

Walter lève sa coupe de champagne et porte un toast à l’amour, à ce nouveau départ, à cette maison aussi belle, solide et incroyable que notre couple. « À Damon et Adèle ! », répondent les autres en riant. « À tous les enfants qui rempliront bientôt toutes ces chambres ! », ajoute ma tante Carol avec un sourire convaincu.

– Pour l’instant, on va profiter l’un de l’autre ! répliqué-je pour calmer la grand-mère qui s’y voit déjà. Et Adèle doit s’occuper de son nouveau bébé : le resto ouvre samedi prochain !

– Damon, il n’y a pas que la carrière dans la vie ! me gronde ma tante, l’air déçu.

– N'est-ce pas, Bee ? lancé-je pour attirer l'attention sur quelqu'un d'autre que moi.

– Blake Lennox, papa ? intervient Violette, outrée. Oh, non ! je vous en prie, faites qu'il n'engendre pas un mini-lui ! Un, c'est déjà à la limite du supportable, mais deux, le monde ne s'en remettrait pas.

Pendant que les vannes et les rires fusent, je rejoins Adèle, que j'ai vue partir discrètement en direction de la cuisine. Elle fixe le paysage, par la fenêtre, et je viens me coller derrière elle, mes bras autour de sa taille.

– Tu admires la vue ou tu caches tes larmes ?

– Non, je...

– Je te connais par cœur : qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu ne veux pas d'enfants ? lâche-t-elle comme si ça lui brûlait les lèvres.

– Ah...

– Je viens de réaliser qu'on n'en a jamais parlé. Et les couples parlent de ce genre de choses avant d'emménager ensemble. Et normalement...

– On n'avait pas dit qu'on ne serait jamais un couple normal ?

– Damon, je ne vois pas ma vie sans enfant, déclare-t-elle, la voix brisée.

– Et je ne vois pas ma vie sans toi...

La sonnette musicale de la villa retentit – et me sauve d'une conversation que je n'ai pas envie d'avoir, pas ce soir. J'entends Violette aller ouvrir et force Adèle à me suivre dans l'entrée. Son père apparaît sur le seuil de la porte, une grosse valise à côté de lui, un sourire gigantesque qui lui plisse tout le visage, de la commissure des lèvres aux coins des yeux.

Adèle se jette dans ses bras, manquant le faire tomber, enfouit sa tête dans son cou en trépignant de joie et Luc Joly se met à lui frotter le dos en racontant :

– Je ne te dis pas ce que ton Damon m'a fait faire pour que je sois avec vous ce soir ! Jet privé, chauffeurs pour les autres trajets, porteur de valises... explique-t-il en levant les yeux au ciel.

– Et plusieurs jours de négociations pour qu'il accepte de venir vivre avec nous quelques temps, ajouté-je.

– Ce type est dur en affaires ! Ça ne m'étonne pas qu'il soit devenu milliardaire...

– Vivre avec nous ? ! s'étonne Adèle qui se tourne enfin vers moi.

– Juste le temps de me refaire une santé, se justifie son père. Et que tu arrêtes de te faire du souci. Mais j'habiterai dans la dépendance des invités, ça, c'est non négociable.

– C'est le mieux que j'ai pu faire, souris-je à Adèle en haussant les épaules.

Elle quitte les bras de son père pour venir se jeter sur moi, ses doigts enfouis dans mes cheveux, ses lèvres tout près des miennes :

– Comment tu fais pour me rendre si heureuse ?

– C'est mon secret... Et je pense qu'il faut prendre soin de la famille qu'on a déjà... avant de penser à l'agrandir.

– Je n’aurais pas dit mieux... Mais on en reparlera !

Adèle m'embrasse et s'enfuit avec son sourire coquin et son air déterminé. Elle prend la main de son père et l'emmène visiter. Notre « chez nous ».

4. L'engagement

Adèle

– Tu as bien dormi ?

– Oui. Je crois que c'est la première fois de ma vie que je fais la grasse matinée. Et je devrais encore être dans ma dépendance plutôt qu'ici.

– Papa, soupiré-je, Damon est déjà parti travailler. Si je t'invite à prendre le petit déjeuner, c'est que j'en ai envie. Tu n'es pas un intrus ici. Café ?

– Dac, mais c'est moi qui le fais ! propose mon père en s'élançant vers le plan de travail.

– Il y a une machine, pour ça. Elle est programmée pour faire du café chaque matin. Et elle te parle quand il est prêt, souris-je en appuyant sur un bouton qui déclenche une douce voix féminine.

– Merci... madame... c'est très aimable, répond-il à la machine en grimaçant. Et pour les tartines, vous avez un couteau télescopique qui descend du plafond avec le beurre intégré ?

– Pas encore... mais il y a de l'idée !

– J'ai déjà l'impression d'être un vieux croûton dans une maison de retraite luxueuse, mais si je ne peux même pas me rendre utile pour le petit dej...

– Papa, tu es là pour te reposer. Tu as passé trente ans à t'occuper des autres, de moi, de maman, de Baptiste, de tes élèves... Maintenant c'est ton tour.

– Je suis censé m'allonger devant la piscine en peignoir avec des tranches de concombre sur les yeux ? demande-t-il en ouvrant grand les siens.

– Ok, on va te trouver un hobby de toute urgence ! Pêcher ?

– J'ai le mal de mer.

– Peindre ?

– Je ne sais même pas dessiner un bonhomme !

– Golfer ?

– Pour porter une stupide casquette et un pantalon à carreaux ?

– Ok... Apprendre l'anglais ?

– « I speak very well l'english ! »

– Je vois ça, pouffé-je dans mon mug. Inventer de nouveaux gadgets de cuisine, alors ?

– Une Harley, voilà ce qu'il vous faut ! lance Damon en français, en faisant son entrée dans la pièce.

Il porte un costume anthracite, presque noir mais pas tout à fait, une chemise grise à peine plus claire et une fine cravate noire qu'il est en train de défaire. Il ne s'est pas rasé et ses cheveux sont toujours en désordre, mais il est d'une élégance captivante, une grâce et une prestance qu'il semble ignorer, avec son air d'être habillé exactement comme d'habitude.

Comme aimantée, je m'approche de lui en silence. Mon père non plus ne prononce pas un mot, sans doute assommé par tant de charisme. Arrivée près de Damon, je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse, timidement, comme si je le découvrais pour la première fois.

Je crois que cet homme sera toujours capable de me subjuguier, me désarmer...

– J’avais rendez-vous avec mon avocat... explique Damon en retirant sa veste, déboutonnant sa chemise et repliant ses manches sur ses avant-bras.

– Ouf ! intervient mon père. J’ai cru que vous étiez prêts pour aller vous marier ! Et pas avec Adèle, vu qu’elle est en pyjama...

– Merci, papa !

– Vous n’avez pas trop de soucis à vous faire avec un mariage surprise, rigole Damon en détaillant ma tenue avec des yeux gourmands.

– Je vais vous laisser, s’excuse presque mon père en descendant de son tabouret.

– Non, restez, l’en empêche Damon. J’étais avec mon avocat et... celui de Melville Cooper.

– Tu l’as vu ? l’interromps-je sans pouvoir m’en empêcher.

– Oui. Métamorphosé. Il a perdu beaucoup de poids, il regarde ses pieds, il demande pardon... Et il reconnaît tout. C’est terminé, soupire Damon en passant son bras autour de moi.

– Terminé ?

– Il va purger sa peine et il accepte de se faire soigner. L’intégralité de l’héritage de Tilda m’a été rendu. Je suis le dernier membre de la famille vivant...

– Oh... Damon.

Sa dernière phrase me brise le cœur.

Bien plus que je suis soulagée de savoir Melville puni et hors d’état de nuire...

Je me rapproche un peu plus pour le serrer contre moi. Il ne pleure pas, ne tremble pas, mais je sens tout son corps s’affaisser, se détendre, reposer contre le mien, comme s’il lâchait prise à l’intérieur sans rien vouloir montrer.

– Nous sommes votre famille. Adèle et moi, murmure mon père, ému.

Damon acquiesce, un léger sourire aux lèvres, puis me délaisse un instant pour aller farfouiller dans la poche intérieure de sa veste de costume.

– Je ne vais pas vous demander sa main, explique-t-il à mon père en se redressant, ce n’est pas mon genre. Et je crois que ce n’est pas non plus le genre d’Adèle de vous demander la permission d’épouser quelqu’un...

Nous rions tous les trois, brièvement, nerveusement, puis je retiens à nouveau mon souffle.

– Et je n’ai pas besoin d’un mariage ou d’un enfant pour m’engager auprès de votre fille, continue Damon. Mais je voudrais que vous sachiez que je l’aimerai toute ma vie. Et que je prendrai soin d’elle aussi longtemps qu’elle le voudra.

– C’est tout ce que je vous demande, approuve mon père, la voix enrouée.

– Adèle... reprend Damon en plissant les yeux avant de les plonger dans les miens. Depuis la mort de mes parents, j’attends le jour où je pourrai faire ça. J’ai cru que ce jour n’arriverait jamais. J’ai cru que je ne trouverais jamais une femme à aimer comme mon père aimait ma mère,

inconditionnellement. Une femme qui m'aimerait comme elle l'aimait. J'ai cru que j'étais cassé, incapable d'aimer, de me laisser aimer. Et je t'ai rencontrée... Tu m'as réparé... Ma vie a changé... Adèle, tu ne peux pas imaginer tout ce que tu m'as donné... Et je voudrais t'offrir ce que j'ai de plus cher. C'est l'alliance de ma mère...

Damon me tend son poing fermé, l'ouvre, paume vers le ciel, et, de l'autre main, déroule une fine chaîne dorée au bout de laquelle pend un petit anneau, tout simple, lisse et brillant, qui se balance doucement devant mon visage.

Je suis comme hypnotisée...

– Si tu veux l'accepter... Je serais heureux de porter celle de mon père. J'ai fait gravé nos prénoms à l'intérieur et la date de notre rencontre. Ces anneaux, c'est un lien entre mon passé... et notre avenir. C'est tout ce qu'il me reste d'eux. Et toi... tu es tout ce que j'ai.

De deux doigts, Damon défait un autre bouton de sa chemise et me dévoile l'alliance en or blanc qui pend entre ses pectoraux, au bout d'une chaîne argentée. Je m'approche lentement, dépose un baiser sur le bijou puis colle ma joue contre son cœur. Je l'entends battre si fort qu'il pourrait être le mien.

Puis je me retourne, toute tremblante, pour être dos à lui, soulève mes cheveux lâchés et laisse Damon me passer le collier. Il le referme autour de mon cou et vient poser ses lèvres sur ma nuque. Un frisson me parcourt et mes yeux s'embuent. Mais face à moi, je perçois les larmes contenues dans le regard de mon père. Heureux, fier.

Cette fois, il se laisse glisser de son tabouret pour venir me serrer contre lui. Puis il ouvre un bras et accueille Damon près de nous. J'entends sa main taper chaleureusement contre l'épaule solide de mon homme, qui pose son front contre ma tempe. Nos larmes se mélangent et nos bonheurs ne font plus qu'un.

Baptiste et Matilda ne sont pas très loin...

– Cette fois je vous laisse ! s'écrie mon père en s'enfuyant vers la porte d'entrée, en nous jetant un dernier regard, bouffi et mouillé. Si ça continue, je vais finir par avoir vraiment besoin de ces concombres sur les yeux !

– J'ai fait beaucoup d'erreurs dans ma vie, me susurre Damon à l'oreille, mais je n'ai qu'un seul regret : que ma sœur et mes parents ne t'aient pas connue. Qu'ils ne voient pas l'homme que je suis devenu grâce à toi.

– Ils le voient peut-être... Et moi aussi, j'aurais été heureuse de les connaître. Mais rien ne peut me rendre plus heureuse que ce que tu viens de dire, de faire. Si tes parents me regardent, je vais faire en sorte de les rendre fiers, ajouté-je en jouant avec l'alliance autour de mon cou.

– J'ai décidé de reverser tout l'argent de l'héritage à des associations. Pour les enfants. Et les adolescents. C'est ce qu'aurait voulu Tilda, je crois.

– Et c'est pour ça que je t'aime tant... conclus-je en me lovant dans ses bras. Je peux te poser une

question ?

– Je t’écoute.

– Si tu aimes tant les enfants... pourquoi tu n’en veux pas ?

– Adèle...

– Ce n’est pas un reproche, je voudrais comprendre !

– C’est une trop lourde responsabilité. Le monde est trop dur. Les enfants trop fragiles. Ton frère et ma sœur en étaient quand ils sont... Je ne veux pas mettre un enfant au monde et le voir souffrir. Je ne veux pas mettre un enfant au monde et risquer de le perdre. Je ne veux pas, je ne peux pas foutre une autre famille en l’air.

– Damon... Tu te souviens de nos vies d’avant ? Quand tu refusais d’aimer qui que ce soit par peur d’avoir encore le cœur brisé ? Et quand je m’obligeais à aimer n’importe qui par peur d’être abandonnée ? Toi et moi, on s’est guéris... Et toutes tes blessures, je continuerai à les soigner. Et toutes mes peurs, tu m’aideras à les affronter. Mais si nous deux, le jour et la nuit, on peut s’aimer... Alors il n’y a rien au monde qu’on ne pourra pas surmonter.

– Tu penses qu’on est invincibles, ensemble ? soupire-t-il, son beau visage triste tout près du mien.

– Non, souris-je contre ses lèvres. Mais on est assez fous pour y croire.

– Je t’aime... à la folie, Adèle Joly, me confie-t-il en français, avant de m’embrasser... follement.

Tu es l’homme de ma vie, Damon Lennox. Et tu feras un merveilleux père...

L’ouverture de *Chez Adèle* a été un succès inespéré. Les clients étaient au rendez-vous, la nouvelle déco a beaucoup plu, la salle comme la terrasse n’ont pas désempi de la soirée. Saul et Billy ont assuré en cuisine – sans accident ni crise de nerfs à déplorer. Violette a fait le show entre les tables, avant de pouvoir présenter sa nouvelle carte de desserts – debout sur une estrade improvisée. Bernadette est restée assise aux pieds de mon père, bien sage – sauf quand il arrêta de lui caresser la tête ne serait-ce qu’une seconde. Elijah a instauré une ambiance classe et tranquille au bar, servant des Joséphine, des Blanche et des Antoinette en cocktails – jusqu’à ce que Violette en exige un à son prénom et aux couleurs de l’arc-en-ciel. Mais le cocktail le plus commandé a été l’Adèle – aux nuances de jaune, évidemment, entre champagne et fruits de la passion – et ma voix n’a pas réussi à couvrir les applaudissements quand j’ai tenté un discours de remerciements en fin de soirée.

De toute façon, je n’avais d’yeux que pour Damon, au fond de la salle... Et je sais que lui m’a entendue.

Je n’ai pas chômé depuis cette ouverture réussie, puisque j’essaie d’organiser une soirée surprise à l’homme qui aime le moins fêter son anniversaire au monde et qui le fait savoir, j’ai nommé Damon Lennox. Il aura trente ans demain soir : le restaurant sera fermé pour l’occasion et nous y ferons la fête en petit comité. L’unique plat servi sera le turbot, celui qu’il me commandait tous les jours quand j’ignorais encore qui il était et ce qu’il me voulait. Il y aura quand même du vin rouge et Violette se charge du gâteau d’anniversaire en forme de roue de moto avec le sigle Harley Davidson – que Damon risque de détester et de trouver affreusement cliché.

Il ne me reste que deux détails à régler : le faire venir *Chez Adèle* à l’heure dite sans éveiller ses

soupons – mission confiée à Blake – et m’occuper de son cadeau d’anniversaire – pour ça, c’est Elijah que j’ai recruté.

Troisième et dernier détail : pouvoir expliquer à Damon pourquoi je passe tant de temps avec mon barman en dehors du boulot...

– Ils arrivent ! chuchote Violette, le nez collé à la fenêtre du resto plongé dans le noir. Si seulement Blake pouvait trébucher et s’étaler sur la terrasse, espère-t-elle à voix haute – en français, heureusement pour Carol et Walter qui sourient sans avoir compris.

– Qu’est-ce qu’on fait là, Bee ? Le resto est fermé ce soir, Adèle est sortie avec son père... J’espère que c’est pas un de tes plans foireux pour fêter mon ann...

– Surprise ! m’écric-je en rallumant la lumière pour ne pas laisser Damon finir sa phrase.

– *Happy birthday* ! me soutient mon père, dans son anglais le plus recherché.

– Joyeux anniversaire, le motard sexy et grognon... continue Violette en lui tendant une coupe de champagne. Bois ça, ça ira mieux...

– Et moi ? lui demande Blake en la défiant du regard.

– Vous ? ! Vous n’aviez qu’un truc à faire et vous avez réussi à l’amener ici de mauvaise humeur, bravo, beau boulot ! Vous avez le droit de boire pour oublier, concède-t-elle en lui offrant sa propre coupe, à moitié pleine.

– Merci... Juste pour être sûr, vous n’essayez pas de m’empoisonner pour abuser de moi ? s’inquiète faussement le géant avec son sourire sexy.

– Il n’y a qu’une seule façon de le savoir... répond mon amie, apparemment d’humeur joueuse.

Blake trempe ses lèvres dans le champagne et j’en profite pour me ruer sur celles de Damon, étirées par un sourire franc face à cette nouvelle joute verbale.

– Je sais que tu ne voulais pas de fête surprise...

– Il n’y a rien que je ne veuille pas avec toi. Merci, Adèle. me coupe-t-il en posant doucement son pouce sur ma bouche.

– Pas même un bébé ? tenté-je de l’amadouer.

Damon sourit et m’embrasse pour me faire taire. Je lui mordille la lèvre inférieure jusqu’à qu’il cède et se recule.

– Trente ans, ça nous en laisse au moins cinquante à passer tous les deux.

– Disons soixante-dix. Rappelle-toi que je suis un dur, moi.

– Oui, invincible, souris-je en tapotant du plat de la main sur son cœur.

– Alors, ce cadeau ? nous interrompt Elijah en approchant à pas de loup.

– Quel cadeau ? me demande Damon, surpris – et sans doute agacé par l’intrus.

– Patience... susurré-je avant de m’éclipser. Je te l’offrirai dans l’intimité... ajouté-je avec un clin d’œil à mon barman, laissant les deux hommes en tête à tête.

Je le sais, Elijah ne lui révélera rien de ce cadeau secret. Et il se pourrait même qu’il jubile des questions de Damon, de l’irritation qu’il essaiera de masquer, de l’idée-même de savoir quelque

chose sur moi que lui ignore.

En attendant le dénouement, j'ai joué les traductrices pour que mon père fasse connaissance avec Carol et Walt Lennox. Saul a servi le turbot en trois façons et j'ai re-raconté à l'assemblée notre toute première rencontre. La fin de l'affaire Cooper a été brièvement évoquée, nous avons eu une pensée pour Tilda et la tante de Damon en a remis une couche sur les futurs petits-enfants qu'elle attend impatiemment.

À un moment, j'ai bien cru que Blake et Violette avaient brisé la glace et se rapprochaient enfin. Mais le chef n'a pas pu s'empêcher de rire à la vue du gâteau-moto que la pâtissière a passé trois jours à créer – et j'ai eu peur qu'elle finisse par lui enfoncer la tête dedans. Je pense que ça l'a démangée.

Je suis en pleine conversation – privée – avec Elijah quand Damon nous rejoint et pose sa main sur ma nuque.

– Tu nous excuses une seconde ? lance-t-il au barman qui se met à reculer, les mains en l'air comme pour clamer son innocence.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, beau trentenaire ? le provoqué-je avec mon plus beau sourire.

– M'emmener loin d'ici. Violette et Blake sont à deux doigts de s'envoyer le contenu de leurs verres à la figure, Saul est en train de faire la liste de tous ceux qui n'ont pas fini leur turbot, ton père s'est mis à parler espagnol à mon oncle et si je vois encore une fois Elijah loucher sur ton décolleté, je vais être obligé de lui remettre les yeux à l'endroit.

– Allons-y, capitulé-je, envoûtée par l'intensité de ces yeux plissés.

Damon embrasse furtivement sa tante, demande à son cousin de s'occuper de ramener mon père, remercie Violette pour le gâteau « très réaliste » et m'entraîne vers la sortie, presque en courant. La moto n'est jamais rentrée aussi vite à Sea Cliff Avenue. Une fois dans la villa, Damon se sert un whisky et s'affale dans le canapé du salon, silencieux, face à la baie vitrée.

Je me plante devant lui, lui bouchant la vue qu'il aime tant pour l'obliger à me regarder.

– Tu veux toujours ton cadeau ?

– Je ne sais pas. Elijah a l'air d'en avoir profité avant moi.

– Pas comme tu le crois, ajouté-je en me penchant, l'air aguicheur.

Je ramasse sur la table basse une petite télécommande blanche et, d'une simple pression, actionne la musique que j'avais programmée. Je me mets à onduler, en rythme, marche lascivement vers Damon et me retourne juste devant lui. D'un mouvement que j'espère sensuel, je me cambre en avant, jambes tendues et fessier à hauteur de son visage. Je l'entends respirer un peu plus bruyamment. Je m'accroupis, toujours dos à lui, attrape ses doigts et les guide vers la fermeture à glissière de ma robe. Il se prend au jeu et la descend lentement, en faisant durer le plaisir. Quand je me relève, la robe tombe à mes pieds.

Je me retourne à nouveau pour lui faire face, en sous-vêtements, et danse encore un peu juste sous son nez, l'anneau qu'il m'a offert flottant entre mes seins. Malgré ma nudité, une douce chaleur m'enveloppe. Ma chorégraphie improvisée et mon nouvel ensemble de lingerie fine semblent aussi lui faire de l'effet. Puis le regard de Damon quitte mon corps pour retrouver mes yeux : je lui assène le coup de grâce en défaisant mon chignon et en laissant ma crinière retomber sur ma poitrine.

Quand mon soutien-gorge atterrit par terre, Damon ne peut s'empêcher de s'humecter les lèvres du bout de la langue. Je le sens se tendre. Mais il n'a encore rien vu. En culotte et talons hauts, je m'approche encore un peu et viens m'asseoir à califourchon sur lui. Je sais pertinemment ce qu'il va faire : dégager mes cheveux éparpillés qui masquent en partie mes seins.

Et, sans le savoir, découvrir son cadeau...

Ses doigts glissent sur ma peau et s'arrêtent net, sur mon sein gauche, qu'il vient de révéler. Ses lèvres restent entrouvertes, mais ses paupières se fendent, ses beaux yeux sombres se plissent. Il penche un peu la tête et déchiffre le fin tatouage noir qui orne désormais ma peau claire, juste à l'endroit de mon cœur : *Chez Damon*.

– Joyeux anniversaire...

– ...

– Moi non plus, je n'ai pas besoin d'un mariage ou d'un enfant pour t'appartenir. Moi aussi, je t'ai dans la peau, Damon Lennox. Ici, c'est chez toi. À jamais... murmuré-je en posant sa main sur mon sein, là où mon cœur bat.

Il fond sur ma bouche et m'embrasse à en perdre la tête, d'un baiser si intense, si profond qu'il me donne le vertige. Ses lèvres me quittent pour aller se poser sur la petite écriture sombre, plus bas.

– Tu t'es fait tatouer pour moi... chuchote-t-il, incrédule, entre deux baisers.

– Oui. Avec l'aide d'Elijah. Il m'a aidée à trouver quelqu'un de bien, à sauter le pas... Mais il n'a pas vu le résultat. Je voulais que tu sois le premier... Et tu seras le seul.

– Je le trouve... parfait. Aussi délicat... sexy... et scandaleux que toi.

– Contente qu'il te plaise, souris-je, en me sentant rougir.

– Il faut que juste que je vérifie quelque chose : quel goût tu as, maintenant que je suis gravé sur ta peau ?

Le visage de Damon disparaît entre mes seins, sa langue me goûte et ses mains me possèdent. Je sombre, je décolle. Et mon désir se met à faire la course avec mon bonheur.

Une course folle.

Avec deux vainqueurs.

– Alors, quel goût ça a, une femme tatouée ? lui susurré-je, essoufflée.

– Les autres, je ne sais pas. Mais ma femme à moi... s'arrête-t-il pour glisser le bout de sa langue entre mes seins nus.

– « Ta femme », répété-je, comme pour m'en convaincre.

– Je crois bien que ta peau est empoisonnée...

– « Ta femme » ? insisté-je, en essayant de me concentrer malgré ses supplices.

– Tu es certaine qu'Elijah n'a pas ajouté un peu de poison dans l'encre de ce tatouage ? continue

Damon en goûtant ma peau.

– Pour te tuer... et pouvoir récupérer... « ta femme » ? soupiré-je bruyamment quand sa langue s'attaque à mon téton.

– Ok, s'arrête Damon en posant son index sur ma bouche pour faire cesser mes questions. Tu ne m'appartiens pas, je ne t'ai pas épousée et qui sait si ça arrivera un jour. Je n'ai aucun droit de t'appeler « ma femme ». Mais cette nuit, tu es à moi...

Toujours assise à califourchon sur lui, j'observe son regard s'assombrir pendant qu'il me dit ça. En silence, ses mains font des allers et retours sur mes cuisses, puis franchissent mes hanches pour m'attraper brusquement les fesses. Je fais semblant d'être outrée par cette marque de possessivité, mais j'adore quand il fait ça. Me posséder.

– Tu es sûr de ça ? le provoqué-je pour qu'il insiste.

– Regarde, c'est écrit là... me sourit-il avant d'aller lécher le tatouage « Chez Damon » au-dessus de mon sein gauche.

– Ok, puisque tu les aimes tant, mes seins sont à toi. Tu les as mérités, minaudé-je en prenant ses mains pour les plaquer sur mes tétons. Mais le reste de mon corps... il va falloir le gagner.

En culotte, j'ondule une dernière fois sur la bosse qui s'est formée dans son pantalon. Puis je saute sur mes pieds et m'éloigne dans le salon – en prenant soin de rouler des hanches comme il aime tant que je le fasse.

Il ne se passe pas une seconde avant que Damon me rattrape et se colle dans mon dos. Ses mains agrippent à nouveau mes seins et il me fait avancer vers la baie vitrée du fond de la pièce. Il me plaque contre la surface froide, mais je sens son souffle brûlant dans mon cou et sa voix rauque murmurer :

– Ceci est à moi... et le reste aussi.

Il abandonne un de mes seins et je sens sa main glisser entre mes cuisses. Sur ma culotte. Si fragile armure de dentelle qui ne m'est de plus aucune aide. Toute la largeur de sa paume épouse mon intimité. Il me tient. J'ai envie de me débattre, mais je ne peux pas m'empêcher d'appuyer sur sa main pour ressentir sa pression. Lui ne bouge pas. Mais je fais en sorte qu'il me caresse. Et qu'il perçoive ma chaleur, mon humidité, la violence de mon désir pour lui.

Il grogne. Il a compris. Et son érection durcit contre mes fesses, derrière.

Il faut que je trouve un moyen de lui arracher ses vêtements, là, maintenant...

Ou juste après, quand il arrêtera de me rendre folle...

Quand mon clitoris ne me brûlera plus autant...

Quand j'arriverai à nouveau à penser...

Qu'est-ce que je voulais faire, déjà ?

Damon ne me laisse pas un instant de répit. Ses dents mordillent mon épaule. Sa langue se balade sur ma nuque. Ses lèvres s'emparent du lobe de mon oreille. Ses doigts jouent avec mon téton. Et son autre main, démoniaque, appuie encore sur ma culotte trempée.

– Je ne sais pas ce que je préfère... chuchote-t-il, un sourire dans la voix. Te retourner violemment et te faire l'amour face à l'océan, devant cette vue imprenable, ou te laisser comme ça, et savoir que tu vas jouir contre mes doigts, coincée entre cette baie vitrée et moi...

– Tu es le diable en personne, Damon Lennox, haleté-je, encore plus excitée par les mots crus que j'ai entendus.

– Non, je suis un ange... Et je vais te laisser profiter de la vue...

À ces mots, il resserre l'emprise de son bras autour de moi et plonge sa main dans ma culotte. Je gémiss de plaisir, de soulagement et de rage : il va gagner. Faire tout ce qu'il veut de moi. Ses doigts glissent sur mon clitoris, sans douceur, de haut en bas, et je sens déjà l'orgasme poindre. Personne ne m'a jamais caressée comme ça.

Mais mon démon s'arrête et descend encore ses doigts, qui pianotent quelques secondes à l'entrée de mon intimité, avant de s'y enfoncer. C'est encore meilleur. Ou au moins aussi bon. Ou... Je ne sais plus. Il me pénètre encore, fort, et j'écarte un peu les jambes, malgré moi, pour mieux l'accueillir. Mais il change encore d'avis et revient malmener mon clitoris en feu, jaloux d'avoir été délaissé, prêt à exploser.

Les doigts de Damon virevoltent entre mes lèvres à une vitesse folle. Mon corps tremble et l'anneau doré sursaute entre mes seins. J'ai l'impression de ne plus toucher terre. Je regarde l'océan, d'un bleu presque noir à la nuit tombée, et je pourrais m'y jeter si cette baie vitrée ne m'en empêchait. De l'autre côté, dans la pénombre de la villa, je décolle entre les mains expertes de Damon. Je lance mon bras en arrière pour m'accrocher à lui quand la jouissance m'emporte. Ma tête roule sur son épaule, j'empoigne ses cheveux, il me caresse encore plus fort et me coupe le souffle. Je laisse échapper un dernier cri avant de me noyer.

– Alors, cette vue ? me provoque-t-il pendant que je reprends mes esprits.

– Pas mal... Je crois que tu as bien fait d'acheter cette villa, lâché-je sur un ton détaché, en me retournant face à lui.

– Si ton père n'était pas là, je te proposerais bien un bain de minuit dans la piscine...

– Tu ne m'as pas dit qu'on avait un accès privé à la plage ? le défié-je du regard.

– Si...

Damon plisse les yeux. Intrigué. Il a l'air de réfléchir à ma proposition – ou plutôt de se demander si c'en est vraiment une. La chaleur qui irradie de tout mon corps me fait oublier comme l'eau sera

froide. Comme le vent de septembre va s'enrouler autour de ma peau. Je réalise surtout que c'est le regard intense de cet homme qui me fait tout oublier : ma pudeur, mes rondeurs, ma raison, toutes mes peurs.

Avant lui, jamais je ne me serais baladée nue sous des yeux masculins. Jamais l'idée de courir sur une plage en pleine nuit ne m'aurait effleurée. Et jamais je n'aurais osé la lancer, à voix haute, avec cet air aguicheur et déterminé. Même si j'en avais eu envie, sur un coup de folie, j'aurais dressé dans ma tête la liste de toutes les bonnes raisons de ne pas le faire : le froid, l'inconfort, le risque d'être surprise. Et je serais allée me mettre au lit, j'aurais éteint la lumière, rabattu le drap sur moi, attendu que l'homme se déshabille et fasse le premier pas. Et j'aurais laissé les larmes me remplir les yeux en pensant quelle idiote je suis, quelle poule mouillée, qui passe à côté de sa vie et qui s'en veut de regretter quelque chose qu'elle s'est elle-même interdit.

J'ai du mal à croire que cette fille, c'était moi...

Et qu'il a suffi d'un motard sexy pour me révéler à moi-même.

Mais pas n'importe quel motard sexy : Damon est le seul à avoir vu mon grain de folie, le sang qui bouillait dans mes veines, la force de vie que j'avais à l'intérieur, comme un vieux volcan endormi. Le seul qui m'a fait vibrer, gronder, jusqu'à exploser. Le seul à qui je dois l'audace qui me fait frissonner aujourd'hui. Et le seul qui va pouvoir en profiter.

– Tu as réussi à te poser combien de milliers de questions en trente secondes de silence ? me sourit-il, attendri.

– Aucune. Tu m'as donné toutes les réponses.

J'embrasse ses lèvres chaudes et douces puis le prends par la main. Je me mets à courir, nue, à travers la villa, mon homme derrière moi. J'ouvre la porte d'entrée, descends les marches, franchis la terrasse et sens un rire monter dans ma gorge en même temps que la nuit froide me saisit. Je le laisse éclater, résonner dans Sea Cliff Avenue, puis emprunte le chemin privé qui mène à China Beach. Quelques secondes plus tard, mes pieds foulent le sable et je pousse un nouveau cri aigu, comme une petite victoire mêlée d'appréhension.

Cette appréhension disparaît complètement quand j'entends Damon rire près de moi et lancer à la cantonade :

– C'est définitif, ma femme est folle.

Je m'arrête juste au bord de l'eau, hors d'haleine, sur cette plage déserte, et me retourne vers Damon. Je prends mon air le plus sérieux.

– La folie, c'est bien gentil... Mais il y a des règles, pour un bain de minuit !

Je m'approche de lui, saisis le bas de son t-shirt et lui enlève, ébouriffant ses cheveux noirs au passage. Je ne le trouve jamais plus beau que torse nu, décoiffé, avec sa peau blanche d'un côté, ses

tatouages sombres de l'autre. Cet homme double : rebelle et tendre, solitaire et passionné, effrayant et magnétique, ténébreux et solaire.

Ce mystère que j'ai percé...

J'essaie de ne pas me laisser distraire et m'attaque à la ceinture, au bouton du jean, à la braguette, au boxer, j'emporte tout d'un seul mouvement, m'accroupis pour faire disparaître les chaussures et les chaussettes. Quand je me redresse, autre chose s'est redressé.

– Oh, bonjour, vous...

– Bonsoir... murmure Damon avec un soupçon de fierté dans sa voix grave.

– Qui a dit que le froid rapetissait la virilité ?

– Aucune idée, sourit-il, l'air insolent.

Je m'agenouille devant lui, embrasse son ventre, de plus en plus bas, sans le quitter des yeux.

– On va voir si le chaud te fait le même effet...

Je glisse mes lèvres autour de son sexe et y enroule ma langue, brûlante, sur sa peau fraîche, lisse et tendue. Rien ne rapetisse – au contraire. Ma bouche accueille cette érection grandissante et je l'avale un peu plus loin à chaque fois. Le vent fouette mon corps en sifflant, les vagues hurlent dans mon dos, mais je ne vois et n'entends que lui. Damon, qui grogne, la tête dans les étoiles.

Je pousse un petit cri de surprise quand une nouvelle vague vient rouler sur le sable, près de moi. L'eau froide me mord les orteils, m'éclabousse les chevilles. Et toute ma peau se couvre de chair de poule. Damon se penche et me relève, sans me laisser le temps de discuter.

– Il est temps que ce soit moi, qui te réchauffe...

Il glisse un bras sous mes genoux, l'autre autour de mes épaules, me soulève du sol et m'emmène vers l'océan. Il ne frémit même pas quand il entre dans l'eau, et progresse sans s'arrêter, un large sourire pour toute réaction. Les vagues m'arrosent les fesses, le dos, je me contorsionne en hurlant à quel point c'est froid, ce qui ne fait que l'amuser davantage.

– À trois ? me propose-t-il en me serrant un peu plus fort dans ses bras.

– Non, non, non, attends !

– Un...

– Non, je ne suis pas prête !

– Deux...

– Non, Damon !

– Trois !

Il nous plonge tous les deux sous une vague et je continue à hurler son prénom sous l'eau, tellement glaciale qu'elle me brûle la peau. Damon me laisse me débattre puis me rattrape pour me coller contre lui. Je m'accroche à son cou, pétrifiée, et je laisse échapper des gros mots en français

pour me soulager. Il rit de plus belle et me ramène sur le sable, doux et chaud quand il m'y étend sur le dos. Puis il vient s'allonger sur mon corps, prendre mon visage entre ses mains, essayer de me calmer.

– Elle doit être à quinze ou seize degrés, ce n'est pas si froid que ça... s'amuse-t-il encore, tout en secouant ses cheveux trempés au-dessus de moi.

– Tu étais censé me réchauffer ! m'écrié-je en claquant des dents.

– Il suffit de demander, sourit-il, tellement fier de lui que j'ai envie de le gifler.

Mais ses lèvres fondent sur les miennes, sa langue brûlante me dévore et je perds tout sens des priorités. Tout sens tout court, en fait : je ne sais plus si j'ai froid ou si j'ai chaud, si je me sens affreusement mal ou divinement bien, si je suis folle ou si c'est lui.

Et qui a bien pu avoir l'idée de ce bain de minuit.

Son sexe déjà tendu frôle mes cuisses, ses mains empoignent mes seins aux tétons givrés et une chaleur nouvelle se répand dans mon ventre. Elle se transforme en brûlure. Mon volcan s'éveille à nouveau.

– Salaud...

– Tu n'as encore rien vu.

D'un genou, il m'écarte les cuisses et il me pénètre d'un coup, ses yeux noirs rivés dans les miens, plissés à l'extrême pour observer l'effet qu'il me fait. Il jubile de m'entendre gémir. Je plante mes ongles dans ses fesses pour me venger, en vain. Il recommence. Je m'apprête à lui balancer je ne sais quelle autre insulte, mais il m'embrasse pour me faire taire, d'un baiser si profond, si salé, que j'en suis envoûtée.

Dans l'obscurité de la plage, le corps de Damon se détache sur fond de ciel bleu marine. Sa peau dorée, ses muscles dessinés, la largeur de ses épaules, la blancheur de son sourire étiré.

Le bonheur le rend encore plus beau.

Et me rend encore plus folle de lui.

Son ventre claque contre le mien et j'attends que nous soyons profondément imbriqués pour rouler sur le côté et reprendre le dessus. Je pose mes mains à plat sur ses pectoraux, relève les fesses et attends quelques secondes, pour m'empaler plus fort sur son sexe.

– C'est à ton tour de profiter de la vue, susurré-je en me redressant.

Damon grogne de plaisir et promène ses yeux brillants sur mes seins, s'arrête sur mon nouveau tatouage, remonte vers ma bouche et redescend au point d'union de nos corps. Je répète mon manège pour qu'il assiste à cette fusion charnelle, nos bassins qui s'épousent, mes hanches qui roulent sous ses mains, lui qui disparaît tout au creux de moi. C'est si bon que j'en oublie mon petit jeu, profitant

de ces délices brûlants, sauvages, si profonds.

Mon amant se déchaîne entre mes cuisses et je le sens donner des coups de reins vers le ciel, me soulever à chaque fois qu'il veut me prendre un peu plus, me posséder plus loin. Et ses doigts qui pétrissent mes fesses, qui reviennent agacer mes tétons, enserrer mes côtes, frôler mes lèvres, saisir ma nuque, puis agripper à nouveau mes hanches pour imprimer ce rythme infernal. Je ne peux plus l'arrêter. Je ne le voudrais pour rien au monde.

Et mon plaisir non plus, ne connaît pas de limites. Au grand galop sur cet homme insatiable, je laisse mes cris s'envoler, ma chaîne dorée flotter sur mes seins qui tressautent, et l'orgasme m'envahir sans que rien ni personne ne puisse le retenir. Nos corps tremblent ensemble, brûlants, vaincus, nos voix se mêlent, rauques, essoufflées, jusqu'à ce que plus rien ne bouge, jusqu'à ce que plus rien ne se fasse entendre sur la plage, sauf le bruit des vagues et du vent.

Et les battements fous de nos cœurs, dedans.

– Alors, cette vue ? le provoqué-je à mon tour, en m'écroulant sur son corps.

– Je crois que tu viens de détrôner l'océan à toi toute seule, soupire-t-il en caressant mes cheveux humides et emmêlés.

– Joyeux anniversaire, Damon.

– Merci... Merci pour le tatouage. La fête surprise. Le bain de minuit. La vue incroyable, rit-il. Et merci d'arrêter le temps. Tant que tu seras là, j'aurai trente ans pour le reste de ma vie.

– Je ne vais nulle part, soufflé-je en me lovant dans ses bras.

5. Épilogue

Six mois plus tard...

Damon

Cette villa n'a jamais été aussi remplie, bruyante, grouillante. Adèle préfère dire « vivante ». Moi qui pensais lui offrir une vie calme, paisible, loin du reste du monde et de son effervescence. Moi qui pensais vivre en tête à tête avec la femme que j'aime et l'océan pour seul voisin. Moi qui pensais que sérénité rimait forcément avec silence, solitude et nature sauvage...

J'avais tout faux.

Il faut croire que notre vue imprenable, notre petit bout de plage privée et notre maison tout confort agissent comme un aimant sur les gens qui nous entourent. Violette passe régulièrement et entre sans sonner – on pourrait tout aussi bien lui donner un double des clés. Blake est aussi souvent dans les parages – même s'il jure que ce n'est rien d'autre qu'une coïncidence. Carol et Walter viennent déjeuner ici chaque dimanche sans exception – et restent souvent jusqu'au soir pour profiter de la piscine. Quant à mon beau-père, il a pris sa retraite, quitté la France et s'est définitivement installé chez nous. Enfin chez lui. Dans la dépendance qu'il a arrangée à son goût – virant des meubles design hors de prix pour les remplacer par ses vieilleries.

Affalé sur le canapé du salon, face à la baie vitrée, j'observe le Golden Gate Bridge au loin qui perce dans le brouillard. Ça ne me fait plus aussi mal de le regarder. Je n'imagine plus Tilda en sauter et s'écraser dans l'eau, tout en bas, mais plutôt s'envoler, retrouver sa liberté. Le soleil de la fin mars est en train d'aller se coucher, c'est la lumière que je préfère. Je pourrais rester là des heures, à ne rien faire, Bernadette allongée à mes pieds, Adèle passant et repassant devant moi, surexcitée.

Ajoutant juste ce qu'il faut à la vue pour qu'elle soit parfaite.

– Tu sais à quel point j'aime te voir torse nu, me lance-t-elle de sa voix douce et chaude. Et je sais à quel point tu aimes ton nouveau tatouage, ajoute-t-elle en embrassant mon épaule. Mais tu ne voudrais pas aller t'habiller ? Ils vont bientôt arriver.

– Mais je suis habillé ! réponds-je pour la faire enrager, en pointant mon pantalon du doigt.

– Non, je veux dire mettre un t-shirt. Voire une chemise et éventuellement des chaussettes et des chaussures.

– Pour quoi faire ?

– Pour... comme tu veux, capitule-t-elle en souriant, avant de virevolter vers une autre mission de la plus haute importance, à cocher sur sa liste.

Elle est trop stressée pour me faire la guerre ce soir. Oui, je porte encore mon vieux jean noir et non, elle ne me changera pas. En revanche, j'aime beaucoup cette nouvelle petite robe qu'elle s'est achetée, blanche avec des manches amples presque jusqu'aux coudes, aussi décolletée devant que derrière et qui tombe de son épaule de temps en temps – dévoilant beaucoup trop de peau pour que je puisse me concentrer.

– Damon ? Damon, tu m'écoutes ? !

– Ah, oui. Tu disais ? lui souris-je insolemment.

– Est-ce qu'à part toi, tout est prêt ? me demande-t-elle pour le principe, avant de vérifier sur ses Post-it.

– Adèle, c'est une soirée entre amis. Pas un gala !

– Non, c'est la soirée la plus importante de ma vie. De notre vie. Et tu vas faire un effort pour qu'elle soit réussie ! me menace-t-elle avec ses yeux jaunes affolés.

– C'est toi qui ne fais pas d'effort avec ta robe dénudée. Comment je suis censé regarder ailleurs ? !

Sa moue soucieuse se transforme en un minuscule sourire qu'elle essaie de retenir. J'en profite pour m'approcher lentement, déposer des baisers sur la peau fine et soyeuse entre son cou et son épaule, jusqu'à faire glisser complètement la manche de sa robe. Puis je m'éloigne à reculons et disparaiss du salon pour monter à l'étage.

– Tu ne vas pas t'en sortir aussi facilement, Damon Lennox ! entends-je depuis l'escalier.

Un détour par la chambre du fond, obscure et silencieuse, et je me rends dans le dressing pour attraper un des t-shirts qu'Adèle m'a offerts – et que je n'ai jamais portés. Un t-shirt blanc tout simple, près du corps mais pas trop, qui ressemble à peu près aux miens à l'exception de la couleur. Adèle trouve que le blanc me va bien, que ça me donne l'air heureux. Une douche expresse plus tard, j'enfile le t-shirt, garde mon jean délavé et mes pieds nus, essaie de me coiffer avec les doigts face au miroir mais abandonne au bout de trente secondes.

Quand je redescends, Violette est déjà en train de piailler dans la cuisine, trempant son doigt partout où elle peut pour goûter à tout. Blake n'est pas très loin, un verre de vin à la main, en train de critiquer ses mauvaises manières, un sourire narquois aux lèvres – et les yeux braqués sur sa jupe rouge, assortie à sa bouche de poupée.

– Tiens, tu portes du blanc, toi, maintenant ? me nargue mon cousin.

– Oui, certains hommes changent par amour. Mais pas de panique, ça ne risque pas de vous arriver ! lui envoie Violette dans les dents.

Je les laisse en tête-à-tête et rejoins le salon où je retrouve mon oncle Walt, en grande conversation avec Luc Joly sur les joies de la retraite, puis ma tante Carol, en train de complimenter la robe d'Adèle et lui dire qu'elle la trouve amincie.

C'est faux, mais ça se devait être gentil...

Faites qu'elle ne perde jamais ses formes que j'aime tant.

Quand Adèle m'aperçoit, ses yeux dorés s'illuminent. Elle s'approche et glisse ses doigts dans mes cheveux mouillés, m'embrasse au coin des lèvres et me susurre un merci – j'imagine que c'est pour l'effort du t-shirt. De l'autre côté du salon, Saul est en train d'arranger le buffet, tout en demandant à son plus jeune fils de ne pas faire du poney sur Bernadette.

– C'est de la moto, papa ! rectifie Zachary en attrapant les oreilles du saint-bernard pour s'en servir de guidon. Je fais comme Damon !

J'attrape le gamin sous les aisselles et le hisse sur mes épaules en lui expliquant que j'ai une vraie Harley à lui montrer. Son frère Jacob nous rejoint en courant et s'accroche à ma jambe en se laissant porter comme un poids mort. Je marche comme ça jusqu'à la porte d'entrée. J'essaie de rester digne quand je l'ouvre sur Ruben et June qui éclatent de rire en me voyant. Ils me contournent et entrent dans la villa, main dans la main – et je me demande si j'ai raté un épisode sur l'évolution de leur relation.

Elijah est le dernier arrivé, son chignon vissé sur la tête et son œil droit qui fait toujours la gueule à son œil gauche. J'ai fini par m'y habituer. De toute façon, vu le nombre d'entretiens d'embauche qu'Adèle a fait passer, il faut que je me prépare à ne pas pouvoir encadrer la moitié des types qui travailleront pour elle.

Ou disons les deux tiers, pour être optimiste.

– Vous savez qu'on a plein de choses à fêter ce soir, lance Adèle par-dessus le brouhaha joyeux du salon pour réunir les invités. C'est l'année de tous les changements, de toutes les folies !

– Commencez sans moi, je vais installer ces deux-là dans la salle de jeux, s'excuse Saul en s'éclipsant avec un fils sous chaque bras.

– Je suis heureuse que vous soyez tous là. Alors trinquons à toutes ces bonnes nouvelles ! Papa, bienvenue chez toi ! Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir en venant t'installer ici.

– Merci à vous deux de m'avoir accueilli, répond-il dans un anglais approximatif. Et de m'avoir donné une si bonne raison de quitter la France... poursuit-il avant d'être arrêté par son émotion.

Adèle lui sourit tendrement et je lui frotte le dos pour qu'elle retienne ses larmes un peu plus longtemps.

Sinon, on risque de passer toute la soirée à pleurer !

– Saul, poursuit-elle en voyant revenir le chef, merci d'avoir pris les rênes de *Chez Adèle*. Je sais que tu feras des merveilles dans ce restaurant ! Et merci à tous, Violette, June, Ruben, Elijah, d'en avoir fait un si beau succès. Je vous le confie les yeux fermés.

– Alors, comment va s'appeler le petit nouveau ? demande mon oncle Walter.

– Je me suis décidée pour *Nomad*, lâche Adèle avec un sourire fier. On y servira une cuisine du monde, des produits de la mer et des îles, des plats simples mais qui font voyager. Le chef est trouvé et la déco presque terminée !

– Alléluia ! lâché-je sur un ton moqueur.

Je suis soulagé que les histoires de couleurs, de nappes et de choix de noms prennent fin. Mais en réalité, je suis encore plus fier qu'Adèle ouvre ce deuxième restaurant, face à l'océan, tout près d'ici, et qu'elle ait monté tout ce projet seule, en partant de rien.

Je savais qu'elle en était capable.

Je voulais seulement qu'elle le sache aussi.

– C'était bien la peine de passer ton permis de conduire pour aller bosser à cent mètres de chez toi ! lance Blake, juste parce qu'il n'avait pas agacé quelqu'un depuis longtemps.

– C'était bien la peine d'ouvrir la bouche pour dire un truc aussi stupide ! lui rétorque Violette avec son sourire de peste.

– Je sais que vous aimeriez que ma bouche fasse d'autres choses, mademoiselle Saint Honoré, mais ça ne se fait pas entre patron et employé...

– Mon dieu, mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de bosser pour lui ? soupire la jolie blonde en se plaçant les doigts sur les tempes.

– Voilà une autre excellente nouvelle ! s'écrie ma tante Carol en montant dans les aigus, lançant un regard plein de sous-entendus à son fils.

– Oui, confirme Blake sur un ton presque solennel. Violette sera bientôt la nouvelle chef pâtissière du Lennox Hill Palace.

– Que les choses soient claires, explique Violette à l'assemblée. Ce job est une immense opportunité pour moi. Rejoindre des cuisines prestigieuses, bosser pour un trois étoiles à mon âge, avec un tel salaire et de telles conditions de travail, je ne pouvais pas refuser. Mais je suis triste de tous vous quitter. Adèle, c'est grâce à toi, à toute la liberté que tu m'as laissée que j'ai pu trouver mon style, évoluer, m'affirmer. Et grâce à vous tous que je sais qui je suis aujourd'hui. Ce palace n'effacera jamais tout ça. Et le chef Lennox aura beau essayer, il ne me changera pas, ajoute-t-elle avec un clin d'œil provocateur à Blake.

– Elle a le talent nécessaire, répond-il à la cantonade. Pour l'attitude, elle devra encore faire ses preuves...

– Adèle, promets-moi que tu me reprendras chez toi quand il m'aura poussée à bout et que je lui aurai planté une fourchette dans chaque œil.

– Promis ! lui répond-elle avec une nouvelle fêlure dans la voix. Violette, je te souhaite d'avoir une grande et belle carrière, tu le mérites ! J'ai rencontré une pâtissière de génie, je laisse partir une amie.

Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre et se serrent longuement, laissant couler leurs larmes au milieu de leurs visages radieux.

– Quand je suis arrivée aux États-Unis, j'avais des rêves plein la tête, sanglote Adèle en s'adressant à nouveau à tout le monde. Et j'avais la certitude que je ne les réaliserais jamais. Mais aujourd'hui... j'ai ouvert deux restaurants, je vis dans une villa incroyable face à la plus belle vue du monde, j'ai mon papa près de moi... et j'ai rencontré l'homme de ma vie... qui m'a fait le plus beau

cadeau qui soit.

Adèle s'approche de moi, avec son regard ambré qui me désarme, elle soulève la manche de mon t-shirt, tout en haut, et pose ses lèvres chaudes sur mon nouveau tatouage. Un prénom. Trois lettres. Et une vague noire qui s'enroule tout autour de mon épaule.

– Kai. Ca veut dire « océan » en hawaïen. Et je pense qu'il doit être réveillé, maintenant.

J'embrasse Adèle dans le cou et monte à l'étage. Tout au bout du couloir, dans la chambre à la plus belle vue, mon fils ouvre ses grands yeux noirs. Il y a autant de peurs et de détermination dans son regard que dans celui de sa mère. Il ne pleure pas, ne sourit pas, il m'observe et il me bouleverse. Comme à chaque fois. J'ai vu les mêmes choses en lui, à l'orphelinat, que quand j'ai rencontré Adèle pour la première fois. La même force de vie. C'est ce qui m'a fait dire qu'il était notre enfant.

Pour l'instant, on essaie de s'appriivoiser.

Je redescends lentement les marches avec Kai dans mes bras, rejoins le salon où tous nos invités retiennent leur souffle. À l'exception de mon beau-père, ils vont tous rencontrer mon fils pour la première fois. Ce petit garçon de deux ans, né sur une île au large du Pacifique, a fait de moi un père.

Moi aussi, j'ai réalisé mon rêve.

Un rêve que je ne m'autorisais même pas à formuler.

Un rêve qu'Adèle a rendu possible.

– Je vous présente Kai Joly-Lennox.

– Ce qu'il est beau ! s'extasie ma tante, au bord des larmes, en portant sa main à sa bouche.

– Le même air ténébreux que son père, s'amuse mon oncle Walt qui vient me taper affectueusement sur l'épaule.

– Mais qu'est-ce qu'il a comme cheveux ! s'étonne Blake en ouvrant de grands yeux.

– Oui, il tient ça de moi, plaisante Adèle en nous rejoignant.

Elle défait son chignon fou, secoue sa crinière lâchée et tend à son fils le crayon qui maintenait sa coiffure. La petite main potelée s'en empare, un peu hésitante, puis enfourne le crayon dans sa bouche et se met à le mâchouiller.

– Et c'est un fin gourmet, comme son grand-père ! blague Luc Joly en français.

Tout le monde éclate de rire, même ceux qui n'ont pas compris. Je repose Kai par terre, au milieu du salon, et on s'arrête tous de parler pour le regarder marcher, l'air décidé, vers la baie vitrée. Comme s'il accomplissait un exploit. À mi-chemin, il bute sur Bernadette endormie et s'étale de tout son long sur l'énorme chien. Elle ne bouge pas d'un poil. Lui nous regarde, intensément, comme pour nous demander s'il doit rire ou pleurer. Il décide de ne rien faire du tout, se relève et repart à la

conquête de l'océan, droit devant lui.

– Tes parents auraient été fiers de toi, Damon, vient me chuchoter Carol, toujours aussi émue.

– Et Tilda aussi, ajoute Blake, qui n'est apparemment plus d'humeur à plaisanter.

– Grâce à vous, même quand j'ai tout perdu, j'ai eu la chance d'avoir une famille. Je me suis dit qu'il y avait bien un enfant sur terre, tout seul, qui avait besoin que je fasse pour lui ce que vous avez fait pour moi.

– Et au fait, Dee ! Fini, la Harley ! C'est un mini-van qu'il te faut pour tout ce petit monde !

Je me disais aussi, Blake ne pouvait pas rester sérieux si longtemps.

– Le motard sexy restera toujours le motard sexy ! intervient Violette, tout sourire.

– MON motard sexy, enchérit Adèle qui vient se lover dans mes bras.

Les invités s'éparpillent dans le salon et la petite fête reprend de plus belle. Luc Joly montre à Carol et Walter le tricycle qu'il a acheté pour son petit-fils. Bernadette est assise aux pieds de Saul qui lui donne discrètement des petites saucisses cocktail piquées sur le buffet. June et Ruben roucoulent, assis dans un coin, sans savoir qu'ils ont la vie devant eux. Quant à Violette et Blake, ils se chamaillent encore, se défient du regard, s'envoient balader et se rattrapent au vol pour mieux recommencer. Il me semble qu'ils se parlent d'un peu trop près pour un homme et une femme censés se détester.

– Et ces deux-là, tu crois qu'ils vont arrêter de se chercher ? me demande Adèle qui a suivi mon regard.

– Si on a réussi à se trouver, ils finiront par y arriver.

Elle sourit, je l'emmène par la main vers la baie vitrée, loin des autres invités occupés à bavarder. Je m'assieds par terre, l'invite à m'imiter. Et j'installe notre fils sur nos genoux, à cheval sur elle et sur moi. Mon bras tatoué, rempli de noir, touche la peau claire et pure de son bras à elle. Elle penche la tête pour plonger son nez dans les cheveux noirs et ondulés du petit garçon et respire à pleins poumons. J'en fais autant, regardant le Pacifique à perte de vue devant nous. Plus rien n'existe à part nous trois, dans cette bulle improvisée, fragile mais indestructible.

– Décidément, cet océan nous aura tout donné, lui murmuré-je. Notre premier rendez-vous, notre maison, maintenant notre enfant. Et même son prénom.

– On ne l'a pas mis au monde, mais c'est fou comme il nous ressemble. Il a ton regard noir et mes cheveux fous. Ton entêtement et ma maladresse, sourit-elle.

– Ta persévérance et mon audace, confirmé-je.

– Ton côté sauvage et mon côté tourmenté, continue-t-elle.

– Et notre façon à tous les deux de ne pas se laisser aimer facilement...

– Tu crois qu'on va le rendre heureux ?

– Regarde-nous, Adèle. Tu m'as repoussé, tu m'as fui, tu m'as résisté de toutes tes forces, tu m'as interdit de t'aimer. Et je suis fou de toi.

– Et tu m'as fait te détester. Tu m'as montré le pire de toi. Tu as tout fait pour que je ne t'aime

pas... Et je suis folle de toi, m'avoue-t-elle avec son regard de feu.

– On a joué à « Aime-moi si tu peux » et on a perdu tous les deux, lui souris-je en plissant les yeux.

– Tu verras, Kai, susurre-t-elle à son fils. Ton père, c'est le plus fort à ce jeu-là...

– Tu n'as pas idée comme on va t'aimer... Et comme on va être heureux, tous les trois.

Je pose mon front contre celui d'Adèle et je me noie dans ses yeux de chat. Encore une fois.

Je ne me laisserai jamais de faire ça...

Si elle le veut bien... Jusqu'à la fin des temps.

FIN.